

MARIE-ANNE PERREAULT

Celle qui revient



BeQ

Marie-Anne Perreault

(Madame Elphège Croff)

(1896-1974)

Celle qui revient

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 712 : version 1.0

De la même auteure, à la Bibliothèque :

La petite maîtresse d'école

Celle qui revient

Numérisation :

Jean-Louis Lessard.

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Édition de référence :

Éditions Édouard Garand, 1930.

« Le roman canadien »

I

– Bon, il ne manquait plus que cela ! Par un temps pareil, une vraie pluie de déluge, voilà notre Louise sur les chemins... Je te demande ce qu'ils lui ont fait encore à cette pauvre enfant ?... et pendant que la mère Lucie apitoyée sur le sort de sa fille unique va de la fenêtre au poêle où mijote le souper, le vieux tisonne le feu, car sûrement elle arrivera transie.

– Ils finiront par la faire mourir, tu verras, reprit la vieille de plus en plus surexcitée.

– Ce serait bien la meilleure chance qu'elle pourrait avoir, répliqua le vieux, pour moi, je ne la pleurerais pas une seconde...

– Et nous, nous n'aurions plus de fille ! Moi qui l'ai si bien élevée, ma Louise, et qui en était si fière !...

– Pour cela oui, dis donc que tu l'as élevée à

tous ses caprices... c'est un peu de ta faute si elle se trouve si malheureuse avec les Gagnon...

– De ma faute ! Parce que j'en ai eu soin et que je lui ai toujours épargné les grosses besognes ! S'ils comprenaient cela « eux autres »... mais non, ils ne comprennent pas que notre fille élevée comme une petite demoiselle ne peut se faire à la vie dure qu'ils lui font.

– Si tu l'avais laissée faire, aussi quand elle voulait t'aider, reprit le vieux que la discussion commençait à enflammer, mais non, toutes les fois qu'elle faisait mine de s'occuper un peu de la besogne, tu avais soin de lui rappeler la blancheur de ses mains et tu lui disais d'un ton mielleux : « Non, non, ma Louise, tu vas de fatiguer... laisse-moi seule, je suis faite à l'ouvrage moi... tu auras bien le temps de travailler dur... »

La petite ne demandait pas mieux, elle profitait de ta faiblesse pour rêver aux garçons et encore pas aux « partis » qui auraient pu lui convenir, mais à ce Gagnon qui n'avait seulement pas assez d'argent pour faire un petit voyage de noces. Je ne l'ai pas toujours ménagée comme

cela moi, Louise, elle m'a aidée un peu, elle aimait cela le travail de la terre et si tu m'avais aidé, elle ne serait pas si misérable aujourd'hui. Elle était adroite et toutes les fois que je l'ai demandée pour faire un peu de besogne, elle ne m'a jamais refusé.

– Louise te craignait un peu, toi, le père, mais moi, cela me faisait de la peine de la voir se fatiguer à faire des ouvrages que je pouvais faire sans elle. Et puis, elle avait ses broderies à finir, ses dentelles, et tu sais, quand elle se mettait les yeux dans un livre... elle ne le laissait pas là avant d'être rendue au mot : Fin.

– Oui, c'était une liseuse et je t'assure que ce n'était pas toujours « la vie dévote » qu'elle lisait comme cela avec tant d'ardeur. Tu as été obligée bien des fois d'aller éteindre sa lumière à minuit et des fois plus tard encore... Mademoiselle lisait des romans et tu la laissais faire, elle s'est rempli la tête avec toutes ces histoires-là et aujourd'hui elle récolte sa semence, et une belle, hein ?... Là, à présent, c'est trop tard, il ne faut pas se lamenter sur ce qui est passé, mais essayer de le

réparer...

– Comment veux-tu réparer ?... Depuis que cela va mal surtout et que Claude a commencé à boire, penses-tu qu'elle va y rester là-bas avec eux « autres » ?...

« Eux autres », c'étaient le mari et le beau-père de Louise.

Et pour la centième fois peut-être depuis son mariage, la fille unique d'Antoine Lajoie revenait chez elle.

Elle s'était mariée à dix-huit ans, en juin 1922, malgré ses gens à elle. Son père, brave habitant de la côte des Ormes, était bien parvenu. Il s'était tiré d'affaire seul. Parti de chez lui avec quelques piastres, il avait au cœur l'ambition de s'enrichir et possédait de plus une santé vigoureuse. À seize ans, il avait pris le « bord des États », s'y était amassé un petit capital, puis en bon Canadien, âpre au gain et ardent au travail, il était revenu au pays, s'était marié à une ancienne voisine et possédait maintenant de beaux arpents de terre qui valaient une petite fortune. Tout lui avait réussi : l'élevage des bestiaux, le commerce des

chevaux, la hausse des patates et du blé, bref le père Antoine Lajoie était un des mieux établis du rang de la côte des Ormes. Sa fille unique, Louise, faisait un peu partie de ce bien, par elle, il pouvait l'augmenter et s'enrichir encore beaucoup ; aussi il y comptait et quand son regard s'arrêtait sur cette Louise, son unique héritière, tout l'orgueil dont son âme était pleine montait dans ses yeux.

Courtisée, renommée pour ses beaux yeux, assez plaisante à regarder, de plus héritière d'un « beau bien », la fille d'Antoine Lajoie était recherchée. Quoique jeune encore, elle aurait pu choisir parmi les meilleurs partis qui aspiraient à sa main ; il n'en manquait pas dans les environs et même dans les paroisses d'alentour, de jeunes gens qui se seraient vus avec fierté devenir gendre du père Lajoie, et cependant il n'en fut rien...

Un jour d'automne qu'elle aidait son père à passer du blé « au crible » alors que la « batterie » était toute pleine de poussière et que le soleil, en passant entre les planches mal

jointes, mettait sur ce tableau toute la joie de ses rayons, Louise, en fille décidée et maîtresse d'elle, déclara soudain à son père, sa décision de se marier au printemps.

– Mais avec qui donc ?... lui demanda-t-il, un peu surpris de cette résolution subite, serait-ce avec Jacques du Moulin, un beau parti, ma fine, et qui ferait notre affaire ou Jean Gagnon qui rôde autour de toi depuis deux ans... ou encore avec Guy, ton cousin, mais celui-là, je ne l'aimerais pas, il me semble que tu peux faire mieux. Laisse-moi deviner ma fille, je trouverai peut-être... et le vieux arrêta soudain son travail. Un doigt sur l'oreille, il repassait de mémoire tous ceux qui, depuis que sa fille était d'âge de se marier, étaient venus lui faire la cour...

– Ce n'est pas un de tes anciens, que tu as refusé déjà ?... lui demanda-t-il.

– Oh ! reprit vivement Louise, celui-là, il ne m'a même pas demandée, je l'aime, je sais qu'il m'aime et c'est tout, il n'est jamais venu veiller à la maison...

– C'est un peureux alors, craint-il que le toit

lui tombe sur le dos ?... reprit le père en riant...

– Il n'est pas lâche, répondit Louise un peu piquée, mais il sait que vous ne voudrez pas.

– Alors, alors, je ne vois pas, pourtant.. Aurais-tu pensé au garçon de Duval le marchand ? Il attend, je suppose, d'être certain de lui avant de s'avancer. C'est un garçon riche, ma petite... j'aimerais mieux te voir choisir un habitant, mais si tu aimes celui-là, il a les moyens de te faire vivre sans travailler, mais les affaires, tu sais, on ne connaît pas cela. Il y en a qui sont dans le commerce et qui font faillite ou bien qui vivent plus haut que leurs moyens et alors c'est la banqueroute... Ou bien c'est peut-être Jules ? C'est drôle que je n'y ai pas pensé avant, ce doit être lui ?... tu dis qu'il n'est jamais venu à la maison... j'aime autant te le dire, jamais je ne devinerai... à part de ceux-là, je n'en vois plus. Ah ! mais j'oubliais Louis, tu serais bien là, pas de belle-mère à qui plaire, tu rentrerais reine et maîtresse dans la maison...

– Celui que je veux marier a perdu sa mère aussi et il n'a pas de sœur, j'y serais encore

mieux qu'avec Louis... Tant qu'aux autres... Jacques, je ne l'aime pas et le garçon de Duval, il ne me regarde même pas, qu'est-ce que cela lui fait que je sois fille unique, il n'est pas pour laisser son magasin pour venir rester ici ?...

– Ah ! mais je n'ai jamais dit que mon gendre resterait ici et que je me donnerais à rente avant le temps... Non petite, la femme suit son mari. Si le parti me convient, je ne dis pas ce que je ferai, mais en attendant, je resterai le maître sur ma terre aussi longtemps que je pourrai...

– Alors, j'aime autant vous le dire tout de suite, c'est avec le cousin de Jean, c'est avec Claude Gagnon, et la jeune fille rougissante leva à peine les yeux sur son père.

– C'est si certain que cela et tu n'en as jamais dit un mot ?... reprit le vieux sur un ton vif, présage de la colère.

– Je n'avais pas besoin de parler, je savais d'avance que vous ne voudriez pas, répliqua Louise fermement.

– Et tu t'es décidée toute seule et tu t'es dit :

« Quand je le voudrai, il faudra bien qu'ils disent comme moi... » C'est le résultat des nuits blanches que tu passes à lire tes histoires de romans qui va nous arriver là. Si tu avais fait comme tes petites voisines qui travaillent du matin au soir, tu n'aurais pas cette nouvelle lubie dans la tête. Penses-tu qu'on va te laisser te rendre malheureuse sans essayer au moins de t'arrêter ?... As-tu conté tes amours à ta mère ?...

– Non, je ne lui ai rien dit, seulement, elle ne m'empêchera pas de faire ce que je voudrai. J'aime Claude et lui aussi il m'aime et quand même vous ne voudriez pas, je crois que nous nous aimerons pareil... Ce n'est pas la première fois que des parents s'opposent au bonheur de leurs enfants, nous ferons comme les autres.

– Comme les autres, reprit le vieux qui savait d'avance la partie perdue, penses-tu que j'ai travaillé toute ma vie pour enrichir Claude Gagnon qui n'a peut-être pas assez d'argent pour payer sa noce ?...

– Il s'en gagnera de l'argent, il y en a partout à gagner. Ce n'est pas un paresseux et parce qu'il

est pauvre, est-ce de sa faute ?...

– Pourquoi son père n'a-t-il pas fait comme j'ai fait, moi ?... J'étais pauvre aussi, je suis parti de chez nous avec seize piastres dans mes poches et j'avais à peine l'âge de raison et maintenant, je veux un peu plus que cela ?...

– Maman vous a aidé ; lui, ce pauvre vieux, il y a plusieurs années que sa femme est morte et s'il n'a pas eu de chance, ce n'est pas de sa faute. Puis après tout, pourquoi avez-vous engagé Claude si souvent aussi ?... Vous le demandiez toujours pour travailler et vous en faisiez des compliments...

– Est-ce que je savais, moi, ce que vous complotiez en cachette ?... Est-ce que je pensais qu'il venait ici pour me voler ma fille ?... répondit le père Lajoie exaspéré.

– Il ne m'a pas volée, mais je l'aime et je n'en marierai pas d'autres, jamais...

– Alors, ma fille, tu n'auras rien, pas un sou de ton vieux père, et si un jour cela ne va pas, ce n'est pas à moi que tu devras venir te plaindre...

Louise avait tenu bon, elle s'était mariée. Le père céda parce qu'il était sous le commandement de sa femme qui était, elle-même aux ordres de sa fille.

Claude Gagnon, cinquième et dernier garçon de Martial Gagnon, celui qui était sur une petite terre au deuxième rang, était une pauvre et seulement une moitié de propriétaire. Sa terre endettée et un peu négligée ne lui donnait qu'un petit rendement, juste ce qu'il fallait pour payer l'intérêt sur les sommes empruntées et vivre d'une vie à peu près mesquine.

Claude, pour se faire quelque argent, allait en journée dans le temps des travaux et des semailles. Le père Antoine Lajoie se trouvant seul pour cultiver avait souvent besoin d'un homme pour lui aider, il demandait Claude et c'est ainsi que Louise s'en était « entichée »... Elle l'avait aimé pour son air doux, ses cheveux blonds tout bouclés comme ceux d'un bébé et aussi pour ses qualités de bon travailleur. Actif et solide à l'ouvrage, ce garçon débrouillard était bien le type de « l'habitant » accompli. Au

commencement elle s'était dit : « Papa a besoin d'un homme pour lui aider, je suis fille unique, il ne me laissera pas partir... » mais en cela elle s'était trompée. Le père n'avait jamais offert au jeune couple à demeurer avec lui, de plus, il n'avait pas voulu, et de cela tout le monde l'avait blâmé, il n'avait pas voulu donner cent sous à sa fille ; elle était partie comme une fille de pauvre qui s'en va chez des pauvres, emportant juste son linge et quelques menus articles.

De cela, tout le monde l'avait blâmé, mais que lui importait l'opinion des autres... n'avait-il pas eu, lui, l'affront de voir sa Louise marié à un homme qui allait en journée ?... La mère avait supplié, imploré, mais aucune prière n'avait fléchi le vieux.

Et maintenant Louise était installée dans la maison de Martial Gagnon où il n'y avait pas eu de femme depuis quinze ans. Tant que les enfants avaient été jeunes, une vieille cousine était restée pour les élever et faire le ménage. Depuis deux ans cette cousine était morte et on ne l'avait pas remplacée.

« Les garçons vont se marier, s'était dit le vieux, et la bru arrangera cela à son goût »... et voilà que le premier à se marier était le Benjamin de la famille. Le pauvre père ne s'était guère opposé aux vœux de son Claude et d'ailleurs, qu'eût-il pu dire ?... N'était-ce pas une belle chance, comme on disait partout, que son fils épousât une fille unique, l'héritière d'Antoine Lajoie ?...

La noce du côté des Gagnon avait duré deux jours, elle avait bien coûté cent piastres en victuailles de toutes sortes ; les jeunes s'étaient amusés et beaucoup de cousins éloignés qui ne se connaissaient pas ou qui ne s'étaient pas vus depuis longtemps se rencontrèrent. À la messe, les cloches sonnèrent comme aux jours de grandes fêtes, les garçons de la noce prirent plusieurs « petits coups »... histoire de s'amuser et de se donner de la façon. Les filles se firent belles et se montrèrent contentes de ceux qui les complimentaient. Bref, ce fut la plus grosse noce des environs pour cette année-là. Puis tout le bruit s'apaisa, toutes les histoires qui s'étaient faites autour de cette noce, où Antoine Lajoie et

sa vieille n'étaient pas venus, s'éteignirent. Il ne resta plus dans cette partie du pays qu'un nouveau ménage de plus, reprenant contact avec la besogne journalière et ne paraissant dans l'unique rue du village des Ormes que le dimanche matin à l'heure de la messe.

Comment ce Claude Gagnon avait-il fait pour s'attirer ainsi le cœur de Louise Lajoie, la fille la plus riche de ce canton-là ?... Parce qu'il l'aimait de toute son âme et que probablement, il l'aurait volée, si on n'eût pas voulu la lui donner et aussi parce qu'il était de ceux auxquels on ne résiste pas. Ses colères étaient terribles mais il savait si bien se faire pardonner ! Ceux qui le voyaient les jours de belle humeur se disaient : « Quel type aimable ! » Par contre, ceux qui le voyaient dans ses moments de colère en avaient peur et s'en allaient en répétant : « C'est malin comme un diable !... » Toujours prêt à rendre service, on ne le voyait jamais embarrassé. Adroit en toutes choses et sans peur, il était toujours le premier à s'offrir dans les choses difficiles qui demandaient un bras vigoureux. S'agissait-il de monter la charpente d'une grange, de donner un coup

d'épaule à une voiture embourbée, ou de dompter un jeune cheval « ombrageux », on appelait Claude et jamais il n'avait échoué. On eût dit que le succès s'attachait à lui, ne venait-il pas de le prouver en mariant l'héritière d'Antoine Lajoie ?...

Bien qu'il fût un enfant élevé sans mère, Claude s'était conservé bon. Animé d'une foi vive, il avait une intelligence prompte à discerner le bien et le mal, un cœur excellent porté à s'avouer ses torts et à les réparer, mais quand il n'y avait pas de sa faute, il ne faisait jamais les premiers pas vers la réconciliation.

Louise n'avait pas les qualités de son mari. Ne manquant ni de cœur, ni d'intelligence, ni de jugement, elle s'était habituée à vivre pour elle, pour son plaisir. On ne l'avait pas élevée, elle avait poussé au hasard de ses caprices et de ses fantaisies. Enfant gâtée, sans cesse occupée de ce qui lui plaisait, elle ne s'était jamais inquiétée du bonheur des autres et cet égoïsme profond annihilait tout ce qu'il y avait de bon en elle. Elle se sentait heureuse de recevoir les adulations et

les compliments de ses parents d'abord qui ne voyaient rien d'assez beau pour leur héritière. Puis ses petites amies s'étaient mises à leur tour à la complimenter pour être bien vues... Sans cesse on lui disait : « Quel joli chapeau tu as, aujourd'hui, ma belle !... et comme tes mains sont blanches ! Comment fais-tu pour te coiffer si bien ! Que tu es chanceuse !... » Celles de ses amies qui ne lui faisaient pas d'éloges, lui jetaient un coup d'œil d'envie, et ces regards jaloux étaient peut-être ce qui plaisait le plus à Louise... Ses compagnes la flattaient pour être ses amies et être reçues chez elle où il y avait toujours de si bonnes gâteries pour la visite...

La fillette avait grandi dans cette atmosphère très peu saine. Le père ne voulait pas toujours céder. Maintes fois, il avait essayé de reprendre son autorité et de faire plier cette petite volonté, mais la mère s'opposait à ces velléités de révolte.

« Laisse-la donc faire, lui disait-elle, quand Louise sera grande, elle comprendra mieux et elle sera plus raisonnable... » Mais en grandissant les caprices de la petite avaient pris de l'importance

et aujourd'hui ils avaient les proportions de véritables défauts. Louise aimait beaucoup la toilette, les chiffons et ces mille riens qui embellissent et rendent les femmes jalouses de leurs amies plus fortunées ou mieux parées. Très jeune, elle avait mis toute son ambition à s'attirer des adulations de son entourage et ce qui autrefois n'était que futilité pour la fillette, devenait maintenant une nécessité pour la femme qui n'avait pas eu le courage de réprimer ce désir inné de coquetterie. Chacun autour d'elle avait fait les concessions nécessaires à son bonheur et maintenant c'était au tour de son mari à se plier à ses caprices. Aurait-il toujours la patience ?...

C'est parce que, de temps en temps, cette patience lui a manqué que Louise toute en larmes vient si souvent chez elle raconter ses malheurs. Sa mère ne lui rappelle aucunement ses devoirs... Avant même que sa fille lui demande de la consoler, elle l'amène là-bas, tout au fond de la cuisine ou dans sa chambre quand le père est à la maison, la fait asseoir et lui dit toute dolente :

– Voyons, ma chère enfant, que t'ont-ils fait

encore ces Gagnon de malheur ? Ils te feront mourir, c'est sûr. Te voilà toute maigrie, les joues creuses et les yeux fatigués... tu t'en vas, ma pauvre petite. Voyons, dis-moi ce qui s'est passé encore...

Et Louise contait tout. C'était peu de chose, oh ! très peu de chose qu'une autre habituée au renoncement et à l'oubli de soi aurait souffert sans se plaindre ; ce peu de chose regardé à la loupe, répété en tous ces détails, devenaient une menace formidable. Puis venaient les questions et leurs sous-entendus...

– Te donnent-ils au moins à manger ?... Et ta robe, tu as encore tes vieilles robes depuis. Deux ans que tu es rendue là... tu en aurais bien gagné une neuve... Et ton journalier, où travaille-t-il aujourd'hui ?...

Louise disait tout en beaucoup de mots... la nourriture n'était pas des meilleures, puis elle avait des robes neuves, oui... mais il fallait bien se priver et les porter pour qu'elles durent plus... Elle revenait chez elle moins femme, moins bonne, plus défiante envers ceux qui espéraient

d'elle un peu d'affection, et la maison des Gagnon où la maîtresse n'avait pas au cœur la vaillance et la joie de se donner, ignorait le bonheur.

Deux volontés dont pas une ne veut « plier » ne s'accordent pas longtemps. Louise était capricieuse chez les Gagnon parce qu'elle l'avait été chez elle. Elle s'était imaginée faire obéir son mari et son beau-père – les autres garçons étaient partis peu de temps après le mariage – comme sa mère avait toujours plié. Chez elle, ses fantaisies faisaient loi parce qu'on avait les moyens et parce qu'elle pleurait jusqu'à ce que le succès lui réponde, mais le père Gagnon ne l'entendit pas de cette oreille. Il aimait Louise parce que dans ses moments de bonne humeur, elle était avenante et mettait un peu de soleil dans la maison sombre. Il voulait bien lui alléger sa tâche et prendre sa part des petits travaux qui reviennent d'ordinaire aux femmes, mais de là à lui engager une petite bonne comme elle le voulait, ah ! non, il était resté le maître et prétendait bien ne pas perdre ses droits. La laisser à la maison pendant que les autres travaillaient

aux champs, bien qu'elle eût pu aider, cela il le voulait bien aussi, avoir un petit gars pour faire les commissions et aller chercher « les vaches » alors que les hommes ont trop d'ouvrage, cela il le lui accorda aussi, mais engager une femme pour traire ces mêmes vaches soir et matin et avoir une servante pour soigner les poules, les oies et s'occuper du jardinage et faire tout l'ouvrage qui dépendait de la maison, ah ! non cela, cela il ne le voulut pas... Elle fut obligée de se soumettre car le vieux n'en démordait pas. Encouragée par sa mère qu'elle allait voir en cachette, elle se plaignait sans cesse, plaintes auxquelles le père Gagnon ne s'arrêtait pas.

– Toutes les femmes et ta mère comme les autres ont fait ce que tu ne veux pas faire, lui disait-il. Soigner son ménage, tout tenir en ordre, avoir soin des petits animaux de la ferme, cuire le pain et faire ce qu'il y a à faire, c'est l'affaire d'une bonne femme. Les anciennes l'ont compris et ne se plaignaient jamais. On n'avait pas besoin de les pousser, elles croyaient toujours que tout allait de travers quand elles n'y étaient pas et elles avaient raison. Une femme, c'est fait pour

encourager et pour aider son homme et celle qui ne veut pas, eh bien !... c'est une lâche...

Louise bondissait sous l'insulte, mais le raisonnement du père avait tant de bon sens qu'elle ne savait plus que répliquer. Claude n'aimait pas ces disputes, mais il les tolérait, espérant toujours que Louise viendrait à comprendre son devoir.

Tantôt quand elle était boudeuse et maussade, il prenait parti pour elle et quand, à force de raisonnement, le vieux parvenait à le convaincre, alors il faisait bande avec son père ; jamais il ne lui faisait de reproches, n'était-il pas le premier puni d'avoir regardé si haut, alors qu'une fille de pauvre comme lui aurait été heureuse et les aurait tous rendus si heureux !... Cependant il l'aimait de toutes ses forces et de toute son âme de paysan. « Ses journées » passaient à satisfaire les caprices de sa femme ; tout l'argent d'une semaine passée loin de la maison, à travailler dur, se transformait en colifichets et en bijoux pour l'aimée. Claude faisait de bon cœur ces sacrifices à la vanité de sa femme et quand un sourire

venait éclairer ce visage si cher, il était payé de toute sa peine.

Claude était fier de sa femme, il l'avait toujours connue coquette, aimant la parure et les mille riens susceptibles de rehausser le charme féminin. Quand, dans leur promenade du dimanche, Louise voyait dans les vitrines des magasins une nouvelle toilette ou un amour de petit chapeau, elle se mettait en frais de cajoleries... Devant ces mines d'enfant gâtée, Claude ne savait pas résister, il donnait tout l'argent de sa bourse et ne reculait pas même devant les achats à termes.

Ce grand enfant n'était jamais si heureux que lorsque sa Louise enfin satisfaite, revêtait la toilette convoitée ou le bijou luxueux, trop riche pour la petite vie qu'ils étaient obligés de mener. Alors il y avait du soleil dans la maison, Louise était alerte à l'ouvrage et trouvait la vie bonne. Elle se moquait même des prophéties du père Lajoie touchant son bonheur... « Tu ne seras pas heureuse là-bas, parce qu'ils ne pourront pas te donner tout ce que tu demanderas... » Claude se

montrait bien un peu récalcitrant parfois, mais elle finissait presque toujours par gagner, d'autant plus que, quand il s'agissait de toilettes, le père Gagnon n'était jamais consulté. Il aurait eu d'ailleurs mauvaise grâce à critiquer car l'argent de Claude seul y passait. Les premières fois, il avait bien fait quelques objections et essayé de faire entendre raison à ces deux étourdis, surtout à Louise, la coupable, mais voyant l'inutilité de ses remarques il prit le parti le plus sage : celui de se taire. Le temps d'ailleurs lui donnerait raison. Et après tout, que lui importaient les dépenses des jeunes et leur peu d'intérêt à s'amasser quelque richesse ?... Ils en seraient les premiers punis puisque, toute sa vie, Claude travaillerait pour payer les caprices de Louise de plus en plus exigeante et de moins en moins disposée à l'ouvrage. Tout son entrain tombait quand l'heure d'un travail pénible était arrivée, elle demandait alors de l'aide ou elle accomplissait sa tâche à demi.

Un soir alors que les jeunes époux se préparaient pour le repos de la nuit, Louise annonça à son mari une grande nouvelle : un joli

poupon rose égayerait bientôt le logis trop souvent sombre.

Le lendemain, la petite bonne si souvent réclamée arriva et Claude un peu en bredouillant donna ses raisons au père.

– Je travaillerai double, lui dit-il enfin, je ne veux pas que Louise se fatigue... et depuis ce jour, Claude, le vieux et la servante se donnèrent le mot pour éviter à celle qui serait bientôt mère, toutes les fatigues et les besognes trop dures.

– Ma fille, lui disait le père de Claude quand Louise demandait un nouveau colifichet, les années ne sont pas bonnes beaucoup, mais j’essayerai pour te faire plaisir...

Il obtenait rarement une réponse, les yeux restaient tristes et ne se levaient même pas pour remercier celui qui avait parlé.

Un soir, plus nerveuse que d’habitude, Louise et son mari repassaient de mémoire les petites dépenses que cette naissance apporterait de surplus, elle lui déclara à brûle-pourpoint et d’un ton décidé que rien ne ferait fléchir :

– Tu sais après celui-là ce sera tout !

Un peu surpris, Claude la regarda, puis doucement il lui parla comme à une enfant malade. Il lui disait des choses tendres comme aux premiers jours de leur union, mais les lèvres restaient closes, et ce silence faisait mal car il était tout plein de regrets et de reproches. Elle lui reprochait sans le lui dire de l'avoir amenée, elle, la fille unique d'un riche « habitant », dans cette maison basse et triste ; que lui importaient les sacrifices et la douleur des autres, à elle qui ne savait pas s'oublier ?... Chaque jour ses regrets s'avivaient davantage et maintenant que la petite bonne avait pris de son côté toute la besogne dure, elle regrettait de n'avoir pas su attendre un « bon parti » qui au lieu de l'appauvrir lui aurait apporté un surcroît de confort et de biens. Jamais son visage ne s'éclairait d'un sourire et ses yeux où autrefois il y avait de la lumière, étaient maintenant toujours tristes et sans éclat.

Et ce fut dans cette atmosphère de rêverie et de retours vers le passé que l'enfant, un garçon, fit son entrée dans le monde. On l'appela comme

son grand-père Martial, mais pour différencier un peu les deux noms le petit fut nommé par tous le « petit Marc ».

C'était un joli poupon dont le vieux raffola bientôt.

Cependant malgré l'arrivée de ce nouvel hôte aux boucles blondes et qui ressemblait en tout à son père, le bonheur n'était pas revenu au foyer des Gagnon. Louise de plus en plus exigeante et maussade ne se gênait pas à présent pour exprimer tout haut ses regrets et pour dire que cette vie de pauvre lui pesait horriblement. Claude de son côté faisait d'amères réflexions et se décourageait un peu plus tous les jours. Il lui en voulait à cette enfant gâtée de n'avoir pas su comprendre son devoir, de n'avoir pas pris à la maison toute la place qui lui revenait de droit, de ne pas remplir toute sa tâche comme elle devait la remplir. Puis, par-dessus tout, il lui reprochait de descendre trop souvent chez sa mère où jamais il n'allait, lui... car il se savait pris à parti et détesté. Plus d'une fois déjà, il avait constaté que sa femme revenait de chez elle plus morose, plus

triste et plus maussade. Sa bouderie durait plus longtemps et dans ses yeux passaient alors des lueurs mauvaises. Elle accomplissait encore plus mal sa besogne que les autres jours.

Claude constatait avec une grande peine que sa femme n'était pas ce qu'elle aurait dû être. Il l'avait crue formée à la même école que sa mère, active à l'ouvrage, attentive, prévoyante quoique paraissant beaucoup trop occupée des colifichets... Mais il s'était dit que ce goût des futilités passerait avec l'âge. En cela, il s'était trompé. Louise n'aimait que le commandement et encore ses ordres renfermaient souvent des incohérences et des contradictions qui laissaient perplexes son mari et la bonne. Elle ordonnait avec force ce que le lendemain elle défendait de faire, prenant souvent l'ouvrage à rebours. Sa coquetterie ne s'était pas passée et pour un collier, une bague ou une épingle en brillants, elle boudait parfois une semaine entière, quand son mari ne répondait pas assez vite à ses désirs.

Vers la troisième année de son mariage, Claude Gagnon voyant que jamais il ne pourrait

arriver à faire de sa femme la bonne ménagère qu'il était en droit d'exiger, prit le parti de ne plus satisfaire aucun de ses caprices, et Louise eut beau tempêter, bouder, rien n'y fit, Claude tint bon.

— Il nous faut, lui dit-il, payer les dernières sommes dues sur notre terre et c'est tandis que nous sommes jeunes que nous devons travailler. Tandis que le père est encore capable d'aider, je vais mettre de côté tout l'argent de mes journées, dans deux ans, la terre sera claire des dettes et ensuite si tu as encore des fantaisies, eh bien ! je pourrai te les payer...

Louise ne l'entendit pas de cette façon. Loin de comprendre le raisonnement juste de son mari, elle vit dans cette résolution une preuve de son manque d'amour ; elle lui fit des scènes auxquelles celui-ci répondit par des reproches. Puis le découragement aidant, au lieu de faire comme il avait dit, il prit l'habitude de boire. Souvent le samedi soir, au lieu de revenir dès la journée finie, il prenait le chemin du village et rentrait tard dans la nuit, sentant le « Miquelon »

que des amis peu scrupuleux se procuraient à bon compte... Le lendemain, dimanche, au lieu d'aller à la messe comme les dimanches d'autrefois où Louise se sentait si fière de passer dans les rues du village au bras de ce grand garçon, il laissait partir « les gens de la messe ». Quand il se savait seul avec le petit Marc, il sortait de la maison comme un voleur, en regardant tout autour de lui, il allait à la grange, prenait une bouteille qu'il avait cachée là la veille et s'enivrait pour le reste de la journée.

Quand ses gens revenaient, Claude dormait, cuvant son eau-de-vie, oubliant dans son ivresse, toute la peine qu'il avait de voir la maison tenue par Louise qui n'était pas la femme qu'il lui aurait fallu. Celle-ci se répandait alors en lamentations, en reproches et même en menaces. Un jour elle s'oublia jusqu'à dire :

« Si cela continue, je vais retourner chez nous, ma place est encore là, j'y étais plus heureuse qu'ici. »

Claude ne répondit pas parce qu'il était plus ivre que d'habitude et le vieux ne dit pas un mot.

Il pensait que la jeune femme n'avait rien gagné de bon à fréquenter ses parents. Elle se voyait reprise par sa vie de petite fille insouciante et n'ayant plus de devoir. Là où elle retournait si souvent, il lui était facile de comparer et de se trouver bien malheureuse chez les Gagnon. Aussi profitait-elle du moindre prétexte pour reprendre contact avec le passé et pas une fois, elle était revenue de là-bas, plus courageuse, plus aimante et mieux disposée envers ceux qui l'avaient aimée. Au contraire, sa mère à qui elle racontait toute sa vie dans les moindres détails, ayant soin de se ménager le beau rôle... sa mère l'encourageait à la résistance, continuant ainsi d'être l'artisan du malheur de son enfant.

– Tu fais bien, lui disait-elle, montre-leur à ces Gagnon de malheur que tu n'a pas été élevée à travailler dur. Ce n'est pas une femme de journée qu'il a mariée, fais-toi servir et s'ils ne veulent pas, crie plus fort qu'eux autres...

Ainsi sermonnée, Louise revenait à la maison armée pour la guerre. Quand le vieux voulait lui faire entendre raison, il n'arrivait jamais à la

convaincre d'avance, il se savait battu par cette fille riche venue chez des pauvres pour les rendre encore plus pauvres et plus malheureux. Car il se sentait profondément malheureux de ne pouvoir donner à la femme de Claude tout ce qu'elle demandait ; il l'avait aimée cette fille qui avait su être charmante quand ses caprices de coquetterie avaient été satisfaits ; mais maintenant, Claude avait pris l'habitude de boire, et de les voir si misérables tous les deux, était pour le vieillard une cause de chagrin profond. Il essaya pourtant de ramener la paix et plus d'une fois, il les prenait en « a parte » et les sermonnait... Louise se faisait alors, soit câline, assurant qu'elle y mettait toute sa bonne volonté, soit un peu de colère, ne voulant pas toujours avouer ses torts.

Claude se fâchait et pour son vieux père qu'il aimait bien pourtant, il avait des paroles dures qui attristaient le vieux, ou bien s'enfermant dans son humeur des mauvais jours, il ne parlait plus un mot, le reste de la journée.

Un dimanche de juillet, que le soleil était brûlant et la terre assoiffée par une grande

sécheresse, Claude arriva à la maison à demi-gris. Il s'était amusé au village avec des amis qui l'avait fait boire et maintenant, il faisait le tour de la vieille demeure à la recherche de sa femme et de son enfant. C'était l'heure des vaches et ainsi qu'il arrive après la journée de grosses chaleurs, le temps était à l'orage. Des nuages menaçants s'amoncelaient à l'horizon et l'atmosphère était chargée d'électricité. Le vieux chez les Gagnon s'occupait au soin des animaux, se hâtant de tout remettre à l'ordre avant la tempête, car il était seul... Louise était montée chez elle aussitôt après le dîner, elle en revenait disposée à la lutte et celle-ci ne se fit pas attendre...

– D'où viens-tu encore, lui cria Claude dès qu'elle eut franchi l'unique marche du perron, tu as été voir ta mère... Lui as-tu fait mes amitiés et mes compliments sur la bonne ménagère qu'elle m'a donnée ?... Cela paraît que tu reviens de chez vous... Tu as emporté de l'air de là-bas... Elle est de bonne humeur hein, ta mère ?... et elle m'aime toujours autant ?... continua-t-il sur le même ton agressif.

Une éclaircie dans le ciel chargé mit soudain du soleil dans la voûte nuageuse. Ces rayons entraient à pleines vitres, mettant de la joie dans la cuisine ternie par la patine du temps.

Avec un peu d'entente et de bonne volonté, ces deux êtres qui s'étaient aimés auraient pu malgré leur pauvreté être heureux encore, comme dans les premiers mois de leur union, mais depuis longtemps l'amour avait fui leur foyer. Chacun semblait chercher le moyen de rompre ces liens devenus trop lourds... Le moment en était venu....

– Oui, je viens de chez nous, répliqua Louise, et tu fais mieux de changer de ton parce que j'y retourne de suite.

– Ah ! mais retournes-y donc pour voir... femme sans cœur, tu leur as encore laissé le petit, pour qu'ils le gâtent, en fassent un bon-à-rien comme toi ?...

– Dis donc un voyou comme son père, plutôt, reprit Louise que la dispute amusait.

– Tu dis, qu'est-ce que tu dis là ? Répète-le donc, criait Claude devenu furieux, et s'avancant

vers sa femme, il lui saisit les poignets. Vas-tu le répéter, lui disait-il en resserrant son étreinte.

Le silence de Louise l'exaspéra. Voyant qu'elle ne répondait pas, il leva la main et un soufflet retentit soudain dans la cuisine...

Louise bondit sous l'insulte.

– Je n'ai jamais été battue chez nous et j'y retourne, lui dit-elle.

– Va-t'en, va-t'en, fille de riches, tu n'aurais jamais dû rentrer ici...

Louise n'entendit pas la suite. Surexcitée, elle s'élança comme une bombe, franchit la cour où le vieux continuait sa tâche et reprit en courant la route qu'elle venait de parcourir.

Alors le père Gagnon vint vers Claude que la colère avait dégrisé et ayant franchi à son tour le seuil de la cuisine, il demanda de sa voix lente, craignant d'apprendre une mauvaise nouvelle :

– Qu'est-ce qu'il y a donc, Claude ?...

Claude, la tête basse, balbutia quelques mots...

– Qu'est-ce qui l'a donc pris la Louise, elle est

repartie tout de suite ?... demanda de nouveau le vieux.

Alors en homme décidé enfin à crier sa souffrance, Claude reprit :

– Il y a que je l’ai chassée, je l’ai battue et elle est partie...

– Pourquoi, Claude, as-tu fait cela ?... Mon pauvre enfant, et le vieux qui s’était penché au-dessus de l’épaule de son fils, se redressa puis regardant sur la route il dit :

– Elle n’est pas rendue chez elle encore, vite mon Claude, va la chercher, elle reviendra si tu sais lui parler comme un homme.

– Non père, jamais. Elle est partie, elle s’en va chez sa mère, elle y sera mieux qu’ici. Jamais, jamais, entendez-vous, jamais je n’irai la chercher...

– Et tu vas rester seul, et le petit, Claude, le petit qu’elle avait laissé chez elle ?... Mon petit que j’aimais tant ! elle va le garder...

– Oui, elle va le garder, le père Lajoie a de quoi l’élever avec la dot qu’il n’a pas voulu

donner à sa fille...

– Claude tu fais mal, pourquoi l’as-tu battue ?... une fille de riche ! si le père Lajoie veut, il te fera payer cher ta bêtise... Laisser battre sa fille par un pauvre comme toi !... Tu as fait cela sans penser, va vite chercher ta femme.

– Non jamais !... On n’est pas heureux, ni elle ni moi ; elle demande sans cesse des colifichets, elle n’aime pas notre maison, elle ne nous aime pas... moi non plus je ne suis pas heureux et vous non plus.

– Moi, je ne compte pas, reprit le vieux... Mais pour vous autres, c’est triste de ne plus vous accorder.

– Depuis qu’elle est entrée ici, nous n’avons plus la paix, poursuivit Claude, il n’y a qu’avec sa mère qu’elle a du plaisir et que c’est amusant, eh bien ! qu’elle y reste.

– Ce n’est pas comme cela qu’il faut raisonner, reprit le vieux. Quand on est marié, c’est pour la vie et c’est pour rester ensemble. Du temps de ta mère, il y avait bien aussi un peu de

dispute de temps à autre, mais il faut savoir s'endurer et se pardonner. Si tu avais voulu, il me semble que tu aurais pu la laisser faire un peu. Elle n'a jamais travaillé et elle trouvait cela dur... depuis quelques temps, tu bois mon pauvre Claude et cela la décourage...

– M'a-t-elle bien souvent encouragé, elle ?... Je n'étais pas capable de la fournir jamais...

– Vite, continua le père, prends ton chapeau et cours chez les Lajoie... Ne t'occupe pas de ce qu'ils te diront, ramène-la, ta Louise, et je gage que vous serez heureux encore. Tu te rappelles les premiers temps qu'elle était ici, comme elle était avenante et douce, c'était ma joie de la regarder se bercer là, à la fenêtre, en chantant la Paimpolaise... t'en souviens-tu ?... Et quand tu étais plusieurs jours sans venir, était-elle contente un peu de te voir ?... elle te guettait aussitôt la journée finie. Quand tu lui achetais ces broderies et ces dentelles qu'elle aimait tant, t'en faisait-elle un peu des mines d'enfant gâtée et joyeuse ?... Pauvre Claude, si tu la laisses faire, elle ne reviendra pas, c'est toi qui as tort, il faut

que tu ailles réparer ta faute...

– Non jamais, ce n'est pas moi qui suis le premier en faute dans cette affaire-là...

– Alors qu'est-ce que tu vas devenir ?... De mon temps j'en avais aussi des petites chicanes avec ta mère, mais je l'aimais, elle aussi, elle m'estimait. On se disait des choses dures que le cœur n'avait jamais pensé, mais quand la tempête était passée, on faisait la paix et les rayons du soleil dansaient alors plus gaiement dans notre petite maison...

– Dans ce temps-là les femmes avaient du cœur... répliqua Claude, mais à présent, elles ne pensent qu'à la toilette... Et puis, ce n'est pas moi qui ai tort, elle avait beau à ne pas tant faire la fière et surtout à ne pas monter voir sa mère si souvent... Elle l'aime sa mère, qu'elle reste avec...

– Non Claude, ce n'est pas cela qu'il faut dire, reprit encore le vieux. Vas-y mon garçon et plus tard tu seras content de m'avoir écouté...

– J'ai dit jamais, jamais, répondit l'entêté et ce

que je dis je le ferai...

Alors le pauvre père connaissant l'obstination de son fils ne parla plus. Tristement il sortit. À voir ses épaules courbées et ses yeux pleins de larmes, le cœur se serrait de pitié. Oui, c'était vraiment dommage que cette femme venue là, croyant faire leur bonheur et leur joie à tous, se fût ainsi sauvée comme une malfaisante, piquant à travers les champs afin de n'être pas reconnue par ceux du voisinage. Les gens qui l'auraient vue n'auraient pas manqué de la crier haut et puis elle avait hâte d'arriver afin de raconter ce qu'ils lui avaient fait, « eux autres »... Son père qui prenait la part de Claude et surtout celle du vieux, comprendrait enfin que la vie n'était plus tenable avec des gens qui l'avait souffletée, elle, la fille unique d'Antoine Lajoie. Elle allait reprendre sa vie d'autrefois et leur montrer qu'elle n'attendrait plus après « les journées » de Claude pour avoir les toilettes convoitées depuis si longtemps... Et puis elle avait encore sa place chez son père... et la douceur des choses anciennes lui revenait à la mémoire. Elle traversa en courant un champ où,

quelques années auparavant, Claude avait montré sa force en sortant d'une ornière, une charge de foin qui menaçait de verser. Tous ceux qui étaient là, l'avaient admiré et elle s'était sentie toute fière de se sentir aimée par quelqu'un de fort. Ah ! oui, elle l'avait aimé ce grand garçon aux cheveux bouclés, sans cela aurait-elle accepté ainsi ces trois dernières années de pauvreté, de travail, et sur la fin, de reproches et de regrets ?...

Fatiguée de la course faite, Louise s'assit le long de la clôture, sans souci du ciel chargé et des éclairs sillonnant la nue. Les souvenirs lui revenaient en foule. Le père de Claude ne lui avait pas dit grand-chose, il espérait toujours à force de douceur, de bons conseils, d'amener cette petite à faire comme eux, à accepter cette vie qu'elle avait choisie de si bon cœur. Mais les reproches qu'elle savait avoir mérités, lui avaient été plus cruels. Maintenant elle avait conscience de n'avoir pas toujours fait pour lui tout ce qu'elle aurait dû faire pour remplir sa mission d'épouse digne de ce nom.

Sa mère lui donnait des avis, mais elle n'avait

jamais dit ses torts à elle, les cachant toujours ou s'excusant sans cesse. Elle jetait le discrédit sur son mari et même sur le vieux qui ne lui avait jamais causé de misère. Et voilà que tout-à-coup, cette enfant qui n'avait jamais eu d'autre règle de conduite que son égoïsme et son bon plaisir, comprit enfin que de son côté à elle aussi, il y avait eu des torts... Le souvenir de maintes fois où elle avait manqué lui revint et une grande pitié pour ceux qu'elle n'avait pas su rendre heureux, lui remplit soudain le cœur. Le désir de retourner en arrière et de se reprendre à mieux faire lui vint à la pensée, mais la crainte de se voir tournée en ridicule la retint...

« Ils se diront qu'ils ont gagné, se dit-elle... Non je vais chez nous »... et la colère reprenant le dessus, elle porta la main à sa joue, croyant y sentir encore la morsure du soufflet de Claude.

Maintenant la pluie à larges gouttes tombait sur le sol assoiffé, les blés à la tige chargée d'épis mûrissants se courbaient sous les rafales du vent.

Louise prit sa course vers la maison paternelle qu'elle voyait là-bas à cinq ou six arpents. Elle

entra dans la cuisine au moment où la vieille dressait le couvert.

Cela avait été leur malheur à tous d'avoir eu les deux terres séparées seulement par une concession. De la galerie chez Antoine Lajoie de la côte des Ormes à la maison de Claude, il y avait juste vingt-huit arpents et par les après-midis d'été, alors qu'elle aurait pu aider au travail des champs comme sa mère avait fait quand elle était plus jeune, Louise préférait monter chez elle. Elle évitait alors de mettre les choses nouvelles que sa coquetterie avait obtenues de Claude. Elle ne faisait pas de toilette, endossait une vieille robe et par le chemin de raccourci, elle se hâtait vers la maison paternelle. Sa mère descendait en la voyant venir et toutes deux, appuyées l'une sur l'autre, se racontaient leurs ennuis et leurs peines.

Les premiers temps après son mariage, Louise n'avait pas voulu retourner chez elle, mais bientôt, n'ayant personne à qui raconter ses joies, car elle était heureuse alors, elle monta à la maison, guettant l'accueil qui lui serait fait... Le

hasard lui fut clément. Cette fois, le père Lajoie était descendu au village, Louise put donc à loisir faire le tour de la maison, revoir surtout sa chambre de jeune fille. Elle en rapporta de menus objets qui lui étaient chers. Puis le soir quand le vieux fut de retour, la mère lui raconta la visite de sa fille, l'impression de bonheur qu'elle avait laissée.

– Elle est heureuse, Louise, lui dit-elle, je ne regrette pas de l'avoir laissée marier... Claude est si bon !...

Le vieux ne répondit pas et ce fut tout.

Louise revint quand bon lui semblait. Son père ne prêtait aucune attention à ses faits et gestes, il n'était pas son confident, mais du moment qu'il la laissait libre de revenir à la maison, elle n'en demandait pas davantage. Plus tard, l'oubli aidant, il lui pardonnerait d'avoir passé outre à sa volonté et de lui avoir donné pour gendre un pauvre, alors que tant de « bons partis » qui auraient agrandi et augmenté sa richesse, avaient été refusés.

Puis la première année passée, Louise avait

commencé ses plaintes et exprimé quelquefois ses regrets... Le vieux continua la même tactique, prenant plutôt parti pour les absents que pour sa fille.

Quand, par ce soir de la fin d'août, Louise était arrivée toute transie, le père s'était hâté de tisonner le poêle pour qu'une flamme vive accueille la fugitive, mais cette fois-ci encore il ne prit pas parti pour sa fille.

Louise, sans répondre aux questions de sa mère, était montée à sa chambre et en retrouvant toutes ces choses qu'elle avait aimées, le regret profond de son passé heureux lui fit verser de nouvelles larmes. Elle y resterait maintenant chez elle, et bien forts seraient ceux qui viendraient l'y déloger...

– Veux-tu me dire d'où tu viens, lui demanda sa mère, dès que Louise fut revenue à la cuisine. Je te l'avais bien dit qu'ils te feraient mourir...

Par une pluie pareille et courir les chemins comme une pauvre, la fille de Lajoie, sa fille unique... et la vieille s'animant de plus en plus continua ses plaintes sans que Louise ait eu

seulement le temps de dire un mot.

Quand ce déluge d'imprécations à l'adresse des Gagnon fut enfin calmé, Louise qui achevait d'endormir le petit Marc réveillé par l'entrée de sa mère, raconta la scène de son retour chez le père Gagnon, la réception que lui avait fait Claude, exaspéré de la voir revenir encore de chez elle...

– Il ne nous aime pas parce qu'on ne veut pas le voir, ce Gagnon de malheur, dit la mère de Louise. S'il pense que cela va se passer comme cela... La mesure est comble... Te laisser battre par ce traînard-là ! C'est une honte, laisse donc faire on va arranger cela et je ne pense pas qu'il y revienne de sitôt... On va le faire coffrer, c'est tout ce qu'il mérite...

– Oh ! non, vous ne ferez pas cela, reprit Louise épouvantée à la pensée de voir son mari en prison.

– Tiens, penses-tu qu'on va te laisser avoir de la misère avec « eux autres » et te faire battre par-dessus le marché ?... questionna la mère.

– Vous ne ferez pas cela, reprit Louise, parce que vous savez, les torts ne sont pas tous de son côté...

– Si c'est toi qui commences, ce n'est pas la même chose, murmura la mère un peu dépitée.

– Je te l'ai toujours dit, moi, dit le vieux, tu n'aurais pas dû te mêler de ce mariage-là... Tu n'as pas voulu m'écouter, tu as pris pour ta fille sans vouloir entendre les autres. Arrange-toi avec à présent... Tout ce que je sais, c'est qu'elle est gâtée, elle n'est pas raisonnable, tu l'as élevée à tous ses caprices et ce qui arrive aujourd'hui, je l'attends depuis trois ans... Elle a mis ces gens-là qui sont meilleurs qu'elle dans le trouble, elle est malheureuse et nous autres aussi. Tu es bien payée de l'avoir toujours écoutée, de l'avoir supportée et de l'avoir rendue misérable par ta faute...

– On dirait que tu es content de la voir traitée comme une esclave, reprit la vieille.

– Non, je ne suis pas content, répondit le père Lajoie. Cela me fait de la peine parce qu'elle n'est pas à sa place. Ce n'est pas un garçon

comme Claude Gagnon qu'il lui fallait, parce qu'ils n'ont pas été élevés sur le même pied et puis Louise n'est pas raisonnable... Tu la connais, mais quand même je parlerais encore, cela ne servira à rien. Moi tout ce que je dis, cela ne compte pas... Cela n'a jamais compté, vous en avez fait de belles aussi... Vous avez bien réussi...

– Alors tu prends pour Claude, demanda la vieille, il a bien fait de battre ta fille ?...

– Je ne dis pas cela, mais Claude a perdu patience, il y a un bout à toujours plier. Je suppose qu'il n'en est pas capable et cela l'a apaisé un peu...

– Oui, il s'est vengé sur sa femme, reprit la vieille. Dis donc qu'il pourra prendre « une hart » la prochaine fois.

– Il aurait dû en prendre une, il y a longtemps... Mais si nous avons commencé par élever notre fille et ne pas la gâter, cela n'arriverait pas. Elle saurait que c'est à la femme à plier, à être prévenante et affectueuse, mais encore une fois je sais que je parle pour rien... vous ne m'écoutez pas, vous continuerez

comme vous avez toujours fait...

Et le vieux se tournant vers le poêle, alluma tranquillement sa pipe sans plus se soucier des femmes. Elles passèrent dans la chambre où Louise recommença le récit de sa fuite en y ajoutant maintes critiques sur la conduite de Claude, critiques moins acerbes cependant que celles des jours précédents. Il y avait dans son ton un peu moins d'assurance. Louise pleurait en redisant pour la centième fois peut-être les reproches de son mari. Sa mère regrettait d'avoir consenti à ce mariage et reconnaissait un peu tard que le vieux avait raison... Cette union si peu avantageuse et si mal réussie était un peu son œuvre... Elle se reprochait de n'avoir pas soutenu son mari quand il s'était agi de détourner Louise de ce mariage, mais elle s'avouait maintenant qu'au lieu de chercher à empêcher cette folie, elle se montrait contente de marier sa fille avant les filles de ses voisines et de ses connaissances.

– Je ne sais pas si ton père voudra te garder, répétait-elle à Louise. Il est entêté et quand il a perdu une fois, il se reprend. Pour te punir de ne

pas l'avoir écouté, il pourrait bien te renvoyer les trouver...

– Ah ! ça non, reprit Louise, je n'irai plus me faire traiter de lâche par ces gens-là...

– Moi, répondit la vieille, je te garderais bien, mais aux yeux du monde tu sais, une femme qui laisse son mari, ce n'est pas beau. Si tu pouvais réussir à te faire un peu à cette vie-là... Quand même tu aurais marié un homme riche, il t'aurait fallu travailler pareil.

– Au moins, j'aurais la consolation d'avoir quelque chose sous les pieds... tandis qu'à présent je travaille et je suis toujours pauvre...

– Si ton père avait voulu vous aider, cela n'aurait pas été la même chose, mais il est si têtù...

– C'est comme Claude, quand il a dit non, c'est non... et dire que je me suis mariée à dix-huit ans. Et Louise qui voulait apitoyer sa mère sur le sort malheureux qu'elle s'était fait, se remit à pleurer.

Un roulement de voiture aux alentours de la

maison interrompit soudain les doléances de la jeune femme. Par les rideaux mal joints, elles reconnurent le père Gagnon.

– Ma pauvre Louise, dit la mère à sa fille, voilà le vieux qui vient te chercher.

– Il ne manque plus que cela !...

– Et ton père, exprès pour te contredire va prendre pour « eux autres ». Tu vas voir s'il ne t'oblige pas à partir tout de suite.

– Je te dis que je n'y retournerai pas !... Il ne m'amènera pas de force...

Le beau-père de Louise entra. Afin de bien comprendre tout ce que les vieux allaient se dire, les femmes s'étaient tues, retenant même leur respiration... L'heure était grave, il convenait d'en vivre toutes les minutes et de ne pas précipiter les choses.

Dans la cuisine, les vieux causaient de choses indifférentes comme si aucun événement sérieux ne s'était produit. Puis à un moment donné le père Gagnon obéissant à une idée fixe dit :

– Vous devez trouver étrange de me voir ici ce

soir et cependant vous savez ce que je viens faire... Mon garçon a des torts envers Louise, il lui a dit des gros mots. Je suis certain qu'il regrette ce qu'il a fait parce qu'il a bon cœur. Si Louise veut revenir avec moi, je sais qu'il sera content. Les jeunes d'aujourd'hui, voyez-vous, M. Lajoie, ce n'est plus comme dans notre temps, ça ne sait plus se pardonner et s'aimer comme dans notre jeunesse...

– Surtout, ça ne veut plus travailler, reprit le père Lajoie. Je vous plains et je plains Claude encore plus que vous, de s'être choisi une femme comme Louise. Ils ne seront jamais heureux. Ne croyez pas que je prenne pour ma fille, il n'y a pas de danger... Je sais trop bien comment elle a été gâtée par sa mère et élevée à tous ses caprices. Moi, elle n'a jamais voulu faire comme je lui disais, elle a bien réussi aussi. Quand on a du cœur, on reste avec son mari et on lui aide. Si Louise était restée chez vous à faire son ouvrage, Claude ne serait pas découragé comme il l'est. Il s'est mis à boire et je me demande s'il sera capable de s'arrêter...

– Si Louise voulait, reprit le père Gagnon, il me semble que ce serait facile de s’entendre... Mon garçon est bon pour elle et moi aussi. Ce n’est pas encore beaucoup l’ouvrage qu’on lui demande, mais un peu de bonne humeur et d’entrain. On dirait toujours que le poids de la vie l’écrase et qu’elle nous en veut à tous de n’être pas là où elle aimerait à vivre. Ce n’est pas de notre faute et puisqu’elle aimait assez Claude pour venir chez nous, elle doit le considérer encore assez pour ne pas l’abandonner et l’exposer à se perdre... Maintenant avant que la « noirceur » soit trop grande, si Louise veut revenir, je serais prêt à m’en retourner...

Mais Louise ne voulut pas retourner vers le Devoir qui l’attendait. Celle qui toujours avait eu pour règle de conduite sa satisfaction et son égoïsme ne pouvait pas se plier aussi vite aux exigences de la Raison.

Claude avait vu avec stupéfaction son père faire ses préparatifs pour aller chez Antoine Lajoie. Jusqu’à la dernière minute le vieux s’était dit : « Claude ne me laissera pas partir, il va se

décider et y aller lui-même... » mais force lui fut de se rendre à l'évidence. Quand il fut prêt à partir, il revint à la maison et trouva son fils assis dans une berceuse, fumant sa pipe.

– Tu ne veux toujours pas me laisser faire ce voyage-là à ta place ? lui demanda-t-il.

– J'ai dit non et c'est non. Si vous voulez absolument vous faire « jeter dehors » par le père Lajoie, c'est votre affaire, moi, je n'y tiens pas...

– Le père Lajoie ne me dira pas de « bêtises »... Il connaît sa fille. Dans toute cette histoire-là, sais-tu la plus à blâmer c'est ta belle-mère. Elle n'aurait jamais dû encourager Louise à nous faire de la misère comme elle fait. Mais si je puis gagner le vieux à notre cause, cela ira mieux... Je me risque puisque tu ne veux pas y aller... Et puis si je la ramène... tu sais mon Claude, il ne faudra pas dire un mot de ce qui s'est passé. Ne lui parle pas surtout de ton soufflet... Tu lui feras tes excuses une autre fois... Je n'ai pas le temps de souper, si je fais un bon voyage, j'aurai meilleur appétit en revenant...

Le vieux s'était mis en route au trot lent de la

Blanche. Tout le long du chemin, il se disait qu'il aurait fait mieux sans doute d'écouter Claude et de ne pas se déranger, mais l'idée de voir la maison vide et le petit Marc parti lui faisait mal au cœur. Que lui importait les « gros mots » que l'on aurait peut-être pour lui et pour son fils ?... Ne valait-il pas mieux régler cette question immédiatement ?...

Après le départ de son père, Claude était monté dans sa chambre, parce que de plus loin il verrait revenir la voiture. Il se surprit soudain à fureter dans les tiroirs, palpant de sa main lourde, les soieries et les dentelles... « Il y en a bien pour un couple de cents piastres, se disait-il, depuis un an elle n'a rien eu, mais les deux premières années toutes « mes journées » y passaient... Je l'aimais tant ma Louise... Elle était ma raison de vivre, le soleil qui brillait sur mon travail et maintenant, eh bien ! maintenant si le père la ramène, il faudra que je l'aime encore pour notre petit Marc et parce que je le dois... Elle aussi elle m'aimera encore mais je l'attends si peu !... »

Un regard jeté sur la route... la Blanche

revenait et le père était seul...

Claude eut un geste brusque, il referma les tiroirs et descendit. Sans un mot, il aida au vieux à remiser la voiture, puis quand tous deux furent revenus dans la cuisine, le vieux que cette démarche paraissait avoir vieilli de dix ans raconta tout à son fils.

– Elle n'a pas voulu revenir, lui dit-il. Non elle n'a pas voulu et c'est peut-être mieux ainsi. Voistu, j'ai pensé à une chose et si tu veux dire comme moi, on va essayer... Si tu m'écoutes, je te dis, moi, qu'avant un an Louise reviendra et d'elle-même sans que tu lui en parles un mot... Son père est de notre côté et avant de partir j'ai entendu la vieille qui lui disait : « Si j'étais à ta place, Louise je retournerais encore une fois... qui sait cela ira peut-être mieux ?... » Elle n'a pas voulu, mais si tu veux m'aider et faire un homme de toi, elle reviendra... Là-bas elle ne sera pas heureuse et elle va nous regretter avant longtemps...

– Si au moins le petit était resté avec nous autres, remarqua Claude.

– Qu'est-ce que tu ferais de cet enfant à présent qu'il n'y aura personne à la maison pour le garder?... Je vais m'en ennuyer, moi aussi, mais patience, nous aurons bien notre revanche...

Jusqu'à une heure avancée de la nuit, Claude et son père organisèrent leur vie sur une base nouvelle.

Quant à Louise, les paroles de sa mère lui revenaient sans cesse à la mémoire : « Tu sais une femme qui laisse son mari, ce n'est pas beau !... » Celle qui sans cesse l'avait encouragée à la révolte et aux murmures, qui jamais ne lui avait rappelé ses devoirs et ses obligations, paraissait maintenant toute disposée à la critiquer et à trouver importun son retour au foyer paternel. Que lui importaient à elle Louise, les jugements du voisinage et les racontars des mauvaises langues?... Ne valait-il pas mieux vivre à sa guise et ne plus avoir enfin à supporter les reproches de Claude et les conseils de son père ?...

Cela valait mieux, certes, mais à condition d'avoir quelqu'un pour la soutenir dans sa lutte.

Si l'appui de sa mère venait à lui manquer, que ferait-elle ?... Et voilà que tout-à-coup, une grande détresse s'empara de son âme. L'impression de n'être plus à sa place là dans sa chambre de jeune fille fut si forte que la tentation de retourner en arrière et de revenir chez Claude lui vint à l'esprit. « Ils se diront qu'ils ont enfin gagné, se répéta Louise... d'ailleurs je serai bien ici et jamais mes parents ne me renverront avec eux autres »... Malgré le sentiment de sécurité que lui procurait ce raisonnement, les paroles de sa mère lui revenaient sans cesse : « Tu sais, une femme qui laisse son mari, ce n'est pas beau... ! »

Louise connaîtrait bientôt tous les ennuis et toutes les tristesses de la vie nouvelle qu'elle s'était faite.

II

Celle qui regrette...

Deux mois se sont passés depuis le retour de Louise chez ses parents. La vie de la jeune femme n'est pas du tout ce qu'elle avait imaginé dans ses longues rêveries. D'abord un peu désorientée par l'imprévu de ce retour, elle a voulu se créer une tâche ; sa mère ne lui laisse rien à faire. Louise a voulu aider un peu, prendre sa part dans l'entretien du ménage, mais la petite bonne qui vient chaque matin, ne l'entend pas de cette oreille. « M^{me} Lajoie ne veut pas que vous m'aidiez, lui dit-elle, elle m'a menacée de me renvoyer si je vous laisse faire ma besogne... Puis j'achève mon ouvrage, voyez, j'ai presque fini... Je m'habitue et plus tard je ne veux pas embarrasser mon homme, car je me marierai et j'aurai ma maison à tenir plus tard... » Et la

servante d'un petit air moqueur relève la tête, jette un coup d'œil à Louise qui rougit et ne réplique rien...

« La servante a-t-elle parlé malicieusement ou est-ce une simple réflexion ? » se demande la jeune femme...

Puis une autre fois, c'est un « engagé », une grande jeunesse que son père emploie quand l'ouvrage presse, comme autrefois Claude, qui sans vouloir l'attrister lui rappelle qu'elle n'est plus à sa place...

Louise, un peu mise à l'écart par sa mère qui ne lui demande jamais aucun service et ne semble pas s'occuper de sa présence ; par la servante, qui ne veut pas lui laisser le moindre travail à faire, Louise a pensé que les hommes qui travaillent à la moisson, auraient peut-être besoin de l'aide de ses bras... Alors par un après-midi ensoleillé de la mi-octobre, que le petit Marc profondément endormi rêve aux anges, Louise s'est rendu aux champs où les hommes se hâtent d'engranger les gerbes de blé et d'avoine. À petits pas s'amusant de l'envol des moineaux qui fuient à son

approche, elle se dirige vers les voitures chargées de grain, aux essieux chantants, aux roues cahotantes qui prendront tout à l'heure le chemin de la grange.

Les hommes ne s'occupent pas de son arrivée et comme si l'un d'eux eût guetté son approche pour parler voilà que du haut de la charge de gerbes, il regarde un peu plus loin dans les champs et négligemment il dit à celui qui lui aide :

– Tiens chez le père Gagnon ont du grain à rentrer eux autres aussi et je ne vois qu'un homme, je suppose que le vieux est seul. Claude a tellement de « journées » cet automne et il n'en refuse pas une... Ils vont rentrer ces gerbes-là ce soir à la veillée...

– Et dire, reprit son compagnon qui se trouvait du côté opposé de la charge et qui ne pouvait voir Louise s'avancer vers eux, dire que quand ils arrivent à la maison, leurs repas ne sont jamais prêts et qu'il n'y a personne pour faire le ménage et les encourager un peu... c'est triste.

– Ils n'avaient pas mérité cela, parce que

Claude et son père, c'est du bon monde... J'aime autant ne pas être à leur place. Une bonne femme dans la maison, c'est beaucoup... remarqua le premier qui avait parlé.

Les hommes avaient tourné le dos et Louise ne sut pas si on l'avait vue descendre. Elle rebroussa chemin, les hommes continuaient leurs réflexions mais elle ne voulut pas en entendre davantage. Tristement elle revient à la maison, songeant malgré elle à l'abandon de cette demeure de pauvres où elle n'avait pas eu le courage de rester et d'embellir de sa bonne humeur, de sa gaieté et des économies qu'elle aurait pu si facilement mettre de côté.

« Avec les journées de Claude, se disait-elle, nous aurions payé les dernières dettes, puis réparé la maison, nous aurions été presque riches puisque nous aurions été heureux... Claude travaillait tant !... » Elle se rappelait la bonne résolution que son mari avait prise un jour de mettre ses gains à l'épargne, puis ses exigences à elle, qui vues de loin, lui paraissaient maintenant exagérées et soudain un grand désir de revoir

toutes ces choses que Claude lui avaient achetées, l'immense désir de revoir surtout la maison, car c'était son chez-elle, lui vint.

« J'irai quand il n'y aura personne, se dit-elle, ils ne le sauront pas... » Désormais toute à ses pensées de retourner là-bas, elle guettait avec impatience le moment où comme autrefois elle pourrait prendre le raccourci et revenir comme une intruse dans la maison qu'elle avait désertée...

Le meilleur temps pour ce voyage en « catimini » n'était-ce pas le dimanche pendant la grand-messe ?... Claude et son père allaient tous les deux à l'office, donc la maison était vide ; tout à son aise pendant ce temps, elle pourrait fureter dans ses tiroirs, revoir ces choses anciennes qu'elle avait tant aimées et revenir chez ses parents sans que personne ne l'eût même aperçue...

– Tu ne descends pas pour la messe donc aujourd'hui, lui cria sa mère, cela fait dix bonnes minutes que je t'attends...

Il faisait un temps superbe, afin de laisser les

chevaux se reposer on avait décidé de se rendre à l'église à pieds.

– Non, je ne vais pas à la messe, répondit Louise.

– Le petit Marc peut venir et tu n'as rien à faire ? questionna de nouveau la mère un peu scandalisée de voir sa fille manquer une messe d'obligation. Louise ne répondit pas et force leur fut de partir sans elle. Par la fenêtre de sa chambre, elle put voir les siens prendre la grand-route. Alors toute son attention se dirigea vers la maison de Claude et protégeant ses yeux du revers de sa main, elle pouvait voir la voiture des Gagnon à la porte. Quelques instants plus tard, elle vit Claude et son père se diriger à leur tour vers l'église au pas lent de la « Blanche »... puis une à une les voitures du rang passèrent. Les gens endimanchés et heureux de ce jour de repos qui leur était donné, se saluaient amicalement ; ceux qui avaient des places dans leur voiture faisait embarquer ceux qu'ils passaient sur la route.

L'écho apporta le son des cloches sonnant à toute volée le dernier coup de la messe. Alors

Louise ferma sa fenêtre, descendit et verrouilla la porte d'arrière de la maison puis, sur la pointe des pieds pour ne pas attirer l'attention du petit Marc qui s'amusait dans la chambre voisine, elle prit sa course vers la maison de Claude.

Nerveuse, ayant peur d'être vue, elle longeait les clôtures, passant entre les « pieux », n'osant pas se lever à toute sa grandeur, elle allait comme un voleur piquant au plus court... ici sautant un fossé, là traversant un ruisseau dans lequel elle faillit tomber, elle allait toujours sans s'occuper des obstacles rencontrés sur son chemin. Elle arriva ainsi à la grange des Gagnon, courant encore elle traversa la cour, les poules effrayées par cette arrivée subite, se sauvaient en battant des ailes et en jetant des piailllements épouvantés. Louise se crut découverte, elle s'arrêta comme quelqu'un qui n'a pas la conscience tranquille et s'inquiéta d'avoir fait tant de bruit... Personne ne l'avait vue. À petits pas maintenant, elle se dirige vers la maison longeant le mur d'arrière. Arrivée à une des deux fenêtres du rez-de-chaussée, elle se hisse sur la pointe des pieds et risque un œil à l'intérieur. C'était la chambre du vieux, dans un

coin de l'appartement, le lit du vieillard, au pied du lit, la couchette du petit Marc n'avait pas changé de place... Les couvertures levées semblaient prêtes à recevoir leur hôte. Dans un angle, le canapé recouvert encore du même couvre-pieds, un couvre-pieds que la mère de Louise lui avait donné en cachette du père... Le même crucifix, les mêmes images aux murs, rien de changé ici depuis son départ.

En arrière de la porte de la chambre, elle reconnaît un de ses tabliers qu'elle revêtait pour les travaux du ménage, encore sur le même clou où elle l'avait mis...

De là à l'autre fenêtre Louise ne fit qu'un bond... son regard plongea dans la cuisine où les choses anciennes avaient encore leurs places accoutumées... la table où traînait la vaisselle du déjeuner hâtif, quelques « éclats » de bois à la porte du poêle, dans un coin, l'armoire entrouverte laissant voir les assiettes et les plats voisinant avec les casseroles et les couteaux... puis les tapis mis sur le plancher à la diable... Tout ce désordre indiquait l'absence d'une main

activée et aimante.

« Si j'allais faire le ménage, se dit Louise, ils seraient bien surpris »... et cédant à ce besoin de dévouement instinctif à toute femme, elle se pencha et sous l'unique marche du perron sous une roche, elle prit la clef, ouvrit la porte et se trouva chez elle.

« Je vais aller faire un tour en haut », pensa-t-elle. En pénétrant dans sa chambre, dans la chambre de Claude, tout l'amour ancien lui revint à la mémoire... C'est ici qu'elle a connu la joie de se sentir aimée uniquement et entièrement, ici que Claude dans les premières années de leur mariage, lui avait donné tout l'argent de ses « journées » pour que le bonheur brille dans ses yeux « où il y avait de la lumière », disait-il. C'est ici aussi qu'elle a connu ses premiers chagrins quand son mari fatigué de ses fantaisies et de ses demandes continuelles, s'était enfin révolté. Alors elle s'était vengée en lui montrant une indifférence qui n'était pas dans son cœur... Elle le reconnaissait maintenant, elle l'aimait toujours son Claude... seul son amour-propre aux

abois lui avait fait désertier le poste où une autre, habituée au sacrifice et à une vie plus saine, serait restée. Les paroles de sa mère lui revenaient une fois de plus aux oreilles : « Une femme qui laisse son mari, tu sais, ce n'est pas beau !... » Non, se disait Louise, ce n'est pas beau et plus c'est infiniment triste de vivre ainsi si près de Claude et de n'avoir pas le courage de lui avouer mes torts et d'essayer de les réparer... »

Puis elle ouvre les tiroirs et devant tous les colifichets que sa vanité réclamait sans cesse, elle a un immense regret et un grand dégoût d'elle-même... Claude lui pardonnera-t-il jamais toute la peine qu'elle lui a faite ?...

Le lit défait, les habits de travail épars ici et là dans la chambre, tout ici dénote encore la négligence et l'absence d'une main féminine.

L'abandon de toutes ces choses aimées fait mal au cœur de l'intruse. En palpant ces soieries et ces dentelles, le remords ardent de tout ce qu'elle a fait lui vient au cœur, mais le moyen de réparer, quand tout au fond de l'être, le respect humain est là pour étouffer tous les bons élans ?...

Alors devant les restes de son bonheur enfui, Louise se sent triste et malheureuse infiniment, elle pleure et une vive rancune s'élève dans son cœur contre sa mère qui n'a pas su prévoir l'avenir qu'elle préparait à son enfant... Pourquoi cette mère qui l'avait idolâtrée, trouvait-elle maintenant des mots durs pour celle qui avait suivi ses conseils ?... Pourquoi ne la soutenait-elle pas dans sa révolte, pourquoi surtout paraissait-elle l'ignorer et ne laisser rien à faire des soins de la maison à sa fille qui voulait l'aider et se créer ainsi une tâche et une raison d'être dans la demeure de son père ?... Après l'avoir encouragée et lui avoir aidé à détruire son bonheur, elle se retirait de la lutte et laissait son enfant seule, affreusement seule puisque personne ne paraissait s'occuper d'elle. N'y avait-il pas jusqu'au petit Marc qui, chaque soir, réclamait son papa pour le bercer et l'endormir ?...

Louise s'était dit qu'avant de partir de la maison de Claude, elle remettrait tout en ordre, mais sa rêverie s'était prolongée. Ayant jeté les yeux sur un cadran, elle remarqua avec stupeur

qu'elle avait juste le temps de retourner chez elle... être surprise par Claude et son père, elle n'y tenait pas...

Alors, elle reprit de nouveau le chemin du raccourci, plus triste et plus malheureuse d'avoir revu toutes ces choses et d'avoir constaté combien les soins et les attentions d'une femme manquaient dans ce logis que la joie et le bonheur avait déserté.

Louise arriva chez elle avec les « gens de la messe ». Sa mère la voyant toute rouge d'avoir couru ne lui demanda rien et ce silence de nouveau prouva à la jeune femme que sa course était devinée et qu'on s'occupait bien peu d'elle...

« Puisqu'on ne m'aime plus ici, se dit-elle, je ferais peut-être mieux de retourner là-bas, Claude m'aimera encore et nous oublierons le passé... »

Tout le reste du jour, Louise ne parvint pas à chasser cette vision du désordre qui régnait dans la maison de son mari où elle aurait dû être, et cependant la crainte de se voir tourner en ridicule et de s'avouer vaincue l'emporta encore cette fois-ci sur ses bons désirs. La vie qu'on lui faisait

chez elle n'était pourtant pas beaucoup plus douce que celle qu'on lui avait faite là-bas. Ah ! non, cette sorte d'isolement dans laquelle on la laissait lui pesait beaucoup plus que les reproches qu'on aurait pu lui adresser. Son père ne lui disait jamais un mot, semblait ignorer sa présence et le soir quand il berçait le petit Marc pour l'endormir, sans cesse les noms de papa et de grand-papa Gagnon revenaient sur les lèvres du bébé. Le père Lajoie prenant alors plaisir à faire parler l'enfant de ceux qu'il ne voyait plus et qu'il aimait encore de tout son cœur simple, ignorant la rancune.

Un jour, Louise put constater combien était fort cet amour que le petit ressentait pour son père et cette fois, elle faillit se trouver face à face avec Claude. Le hasard voulut que le bébé qui s'amusa à la porte vit venir sur la route une voiture attelée d'un cheval blanc.

« Maman, maman, voilà la Blanche, cria-t-il à sa mère. C'est papa qui vient chercher son petit Marc. » L'enfant s'élança dans le chemin à la rencontre de son père, c'était bien lui. Louise

d'abord muette de stupeur se reprit aussitôt, d'un bond elle fut près du bébé, l'enleva dans ses bras et revint en courant à la maison...

Claude avait tout vu... Le geste du petit courant à sa rencontre et le geste de Louise. Cependant il ne ralentit pas l'allure de son cheval et continua son chemin... Cette scène lui prouva que la rancune de sa femme était bien forte puisqu'elle n'avait même pas levé les yeux. Elle s'était sauvée avec son trésor, ne daignant pas regarder celui qui l'avait aimée jusqu'à l'oubli complet de lui-même et de ses aises. Au lieu de dépenser ses journées comme il aurait pu le faire à satisfaire ses goûts personnels, il n'en gardait que quelques menues monnaies ; le reste passait pour les caprices de sa femme et celle-ci pour lui prouver maintenant sa parfaite indifférence et même son ressentiment ne voulait pas lui laisser seulement embrasser son enfant...

Tout en continuant son chemin, Claude se demanda si cette séparation durerait encore longtemps. Ignorant les véritables sentiments de Louise, sentiments produits surtout par la

conduite sévère des vieux, Claude était bien loin de penser que sa femme regrettait son passé et désirait de toute son âme revenir chez lui... Chaque dimanche, il la voyait à l'église, mais non revêtue des toilettes qu'elle avait tant désirée... le père Lajoie ne lui donne jamais d'argent et celle qui a voulu prouver à ces « Gagnon de malheur » qu'elle n'avait qu'à demander pour recevoir... doit se contenter pendant plus de deux mois des mêmes habits qu'elle portait le soir de sa fuite... D'ailleurs ses allures de coquette semblent l'avoir abandonnée, humble, presque religieuse, elle n'a plus cet air frondeur, apanage de l'orgueil et de la vanité satisfaite. On dirait presque que la fille d'Antoine Lajoie, autrefois si hautaine, a fait un pacte avec ses yeux. Personne ne semble lui prêter attention et si, par hasard, son regard rencontre des figures amies, toutes se détournent d'elle comme de quelqu'un dont on a honte... Ses amies si empressées aux jours heureux, sont pour la plupart mariées ; occupées de leur maison et de leurs familles, elles ne semblent pas la reconnaître et si parfois elle en rencontre qui la salue encore, par leur mouvement de tête à peine

prononcé, elle comprend combien elle a baissé dans leur estime... Louise, alors, se rappelle les paroles de sa mère. « Une femme qui laisse son mari, ce n'est pas beau... »

Non, ce n'est pas beau, certes, et Louise commence à le comprendre... De plus en plus elle apprécie le bon sens du vieux père de Claude qui avait employé tous les moyens pour que l'accord et la bonne entente règnent chez lui... Louise n'a pas voulu se soumettre et elle souffre... elle regrette de n'être pas retournée avec lui et se dit qu'elle ne ferait plus la même inconséquence...

« Je n'avais personne pour me conseiller et m'aider, maintenant comment retourner là-bas et reprendre la vie ancienne ?... Voudront-ils seulement me laisser revenir ?... »

Louise en était là de ses réflexions quand un soir de la fin d'octobre, à la brunante, une cousine arriva en promenade. Jolie et toute menue dans un costume de flanelle blanche, l'arrivante était de celles qui communiquent à leur entourage, leur désir de trouver la vie belle, en dépit de tout.

Dix-huit ans, de grands yeux noirs, beaucoup de gaieté, un cœur tout prêt à se donner... quoique ne connaissant rien de l'amour. Sophie Lajoie était heureuse et ne demandait qu'à faire partager aux autres l'ivresse dont son âme était pleine. Contente de revoir ses parents, elle ne parut pas surprise de trouver Louise chez elle. Le lendemain et les jours suivants, n'entendant pas celle-ci parler de sa maison ni de son mari, elle s'informa discrètement à sa tante.

La vieille dont le cœur était bourrelé de remords et de regrets se dit que l'heure était venue de se justifier et peut-être aussi de réparer le tort immense qu'elle avait fait à sa fille. Elle répondit avec la meilleure volonté possible aux questions un peu curieuse de sa nièce. Elle raconta tout : sa négligence et sa faiblesse envers Louise, sa jeunesse rêveuse passée dans la lecture de romans plus ou moins sains... ses amours avec Claude, « ce Gagnon de malheur » comme elle l'appelait, l'opposition du père à ce mariage, puis finalement la vie de Louise pendant le temps qu'elle était restée là-bas...

« Vois-tu, ma pauvre, lui dit-elle pour finir, si son père avait été raisonnable et leur avait aidé un peu... mais il n'a pas voulu. Si Louise s'était choisi un mari parmi les garçons à l'aise qui l'ont demandée en mariage, il lui aurait donné une dot et plus tard, tout ce que nous avons « sous les pieds » serait revenu à notre fille. Parce qu'elle se marie pauvrement, il ne veut rien lui donner, pas même une épingle et tout ce qu'elle a eu, c'est moi qui le lui ai donné en cachette... Trouves-tu que c'est raisonnable ?... De plus Louise était fière et très coquette... Sans cesse elle demandait de nouvelles toilettes que Claude ne lui refusait pas. Tout l'argent du jeune ménage y passait et quand il ne pouvait plus en fournir, Louise se fâchait... Tempêtes, pleurs, bouderies, tout était essayé, alors Claude pour avoir la paix, s'est rendu jusqu'à acheter à crédit afin que Louise pût satisfaire sa soif de vanité... À la fin il a perdu patience et s'est mis à boire ; après quelques disputes, elle a pris la parti, se croyant soutenue par moi, de revenir avec nous... Mais tu comprends, ma chère, je ne puis pas l'encourager et je voudrais la voir chez elle depuis

longtemps... Mais elle ne veut pas y retourner... Il faut bien la garder avec son petit Marc, mais le jour où je la verrai partir, je serai bien contente... et soulagée d'un poids immense.

– Si j'essayais, ma tante, peut-être que je réussirais à faire ce deuxième mariage... car s'ils ne veulent plus se voir, c'est bien un deuxième mariage... Qu'en dites-vous ?...

– Essaie si tu veux, ma petite, si tu réussis, tu pourras te vanter de nous avoir rendu un grand service...

– Et de plus, cela m'aidera peut-être à me trouver un mari ?... Oh ! la belle aventure ! N'est-ce pas ma tante, deux noces au lieu d'une... A-t-il un frère ce M. Claude Gagnon ?...

– Il en a au moins quatre, mais ils ne sont pas dans le pays. Ils voyagent et je ne pourrais pas te dire seulement s'ils sont mariés... Tu en trouveras bien d'autres... il y en a quelques-uns, mais il faut s'ouvrir les yeux pour savoir choisir.

– Louise avait-elle bien choisi ma tante ?...

– Oui, sur le rapport de la beauté, Claude est

vraiment joli homme, de plus, il est honnête, vaillant, a bon cœur. Ton oncle ne voulait pas le voir parce qu'il était pauvre...

– Pauvreté n'est pas vice, je me dis que si c'était à refaire, Louise ferait encore la même folie... S'il était bon pour elle, que pouvait-elle lui reprocher ? La richesse, cela s'acquiert surtout quand l'amour est là pour encourager et décupler les forces... Moi, quand j'aimerai, continua Sophie de son air espiègle, je ne me soucierai pas de la fortune...

La frimousse de la visiteuse s'était transformée. Depuis trois jours qu'elle était chez son oncle et pas la moindre distraction à l'horizon... Tout le long de la journée, au dehors, c'étaient les travaux de la ferme, à la maison un silence morne rompu seulement de temps à autre par les jeux du petit Marc, heureux de l'arrivée de cette cousine qui mettait un peu de gaieté dans sa petite vie d'enfant élevé à sa guise. Maintenant Sophie pouvait tout à son aise causer avec Marc, ils étaient déjà de bons amis, puis avec sa tante dont elle connaissait le chagrin. Bientôt elle ferait

dans le domaine de Louise les premières explorations... Puis viendrait le tour de Claude qu'elle ne connaissait pas du tout... Mais elle avait de l'initiative, la petite cousine, beaucoup de doigté et de plus elle était animée du désir intense de voir autour d'elle tous les gens heureux. Travailler au bonheur des autres, n'est-ce pas souvent édifier notre propre félicité ?... Sophie avait appelé ce projet des accordailles de Claude et de Louise, « La belle Aventure », ne serait-ce pas pour elle aussi l'aventure du bonheur où une à une, l'âme réunit les pièces nécessaires à cet édifice fragile ?...

– Louise, viens-tu avec moi faire un tour au village ?... Mon oncle nous attend avec la voiture, viens vite !... Légère et toute menue dans sa toilette mauve, Sophie gravit en courant l'escalier suivie du petit Marc. La joie espérée a mis des couleurs aux joues de la visiteuse qui entre en coup de vent dans la chambre de sa cousine.

– Je ne suis pas prête, répond Louise, ma compagnie ne te distrairait pas beaucoup... Si tu aimes autant, je n'irai pas, vas-y avec papa et

amène Marc, si tu veux...

– Alors tu ne viens pas ? et mon oncle qui nous attend ?... reprend Sophie un peu dépitée.

– Je préfère rester ici, tu t’amuseras bien sans moi, ma petite...

Sophie redescend toute triste, sa joie comme un papillon de rêve s’est envolée et il ne lui reste plus que la réalité : sa promenade manquée et une cousine boudeuse qui ne l’invite même pas à remonter près d’elle passer la soirée...

« Tant pis, se dit Sophie, si mon oncle m’amène, j’y vais pareil... »

Elle revint enchantée non seulement de sa promenade, mais des nombreux renseignements qu’elle a recueillis tout le long du chemin. Son oncle d’abord peu loquace s’était mis à causer. Une fois sur le chemin des confidences, il raconta à peu près dans le même sens, mais avec plus de force que sa femme l’avait fait, les entêtements et le mariage de Louise. Sophie en profita pour faire quelques insinuations qui dites d’un air simple, ne déplurent pas au vieux et lui prouvèrent tout

de même que sa manière de voir n'était pas partagée quant à la question de la dot.

– Est-ce que cela vous aurait fait un grand tort, mon oncle, de lui avoir donné quelques cents piastres ?... Cela leur aurait bien aidé, Louise aurait pu alors être exigeante, mais puisqu'elle était arrivée là aussi pauvre qu'eux tous, je ne vois pas pourquoi elle demandait tant.... Celui qui donne beaucoup a le droit d'exiger, mais celle qui n'apporte rien, quel droit peut-elle avoir de demander sans cesse et de ne jamais fournir sa part ?... Il me semble qu'à la place de ma cousine, j'aurais mis tout l'argent de Claude de côté et vous, ayant vu leur bonne volonté et leur vaillance, un jour ou l'autre vous auriez sûrement apporté votre « écot »... Enfin, vous avez travaillé toute votre vie pour Louise et elle n'en profite guère. Je gage, mon oncle, que si elle retournerait avec son mari, cette fois-ci vous leur aideriez, car la faute ne vient pas de la pauvreté de Claude, mais de l'entêtement et de la mauvaise volonté de Louise. Eux, en sont les premiers punis.

– Penses-tu qu'elle y retournera avec Claude ?

demanda le vieux anxieusement.

– Je l’espère bien.

– Moi, je suis presque certain qu’elle n’ira pas, reprit le père Lajoie.

– Et si elle se décide ? questionna Sophie guettant la réponse.

– Alors, eh bien ! si elle se décide, reprit le père qui visiblement aurait aimé mieux ne pas répondre, si elle se décide, je lui donnerai sa chance.

– Vous êtes bon, mon oncle, que je suis contente pour Louise !...

– Doucement, ma petite, je leur donnerai la dot, mais si Louise la gaspille, elle n’aura jamais plus un sou de moi... ce qui restera après ma mort ira à ses enfants. J’ai regretté d’avoir été dur, c’est vrai. Je pensais que Claude avait fait la cour à Louise parce qu’elle était riche, mais à présent je vois qu’il l’a aimée. Si elle avait été habituée à se renoncer et à faire plaisir aux autres, comme toi ma petite, cela aurait bien été. Je suis content tout de même, de ne lui avoir rien donné en se

mariant, ils n'en auraient pas plus. Elle a gaspillé les gages de Claude, ce pauvre homme qui travaille jour et nuit pour arriver à payer les dernières redevances qu'il y a sur sa terre.

– Vous l'aimez bien, Claude, vous mon oncle ?...

– Claude est un gentil garçon et jamais je n'ai dit qu'il ne me plaisait pas. Seulement, je voulais marier ma fille avec un garçon riche et quand j'ai vu qu'elle choisissait celui-là sans seulement m'en avoir dit un mot, cela m'a révolté... Avoir travaillé toute ma vie pour enrichir les Gagnon, je ne voulais pas. Mais à présent je vois que mon gendre vaut mieux que ma fille, et je suis prêt à lui aider. Je le ferai si Louise se décide à retourner vivre avec son mari.

– La maison de Claude est-elle dans les environs ?... demanda Sophie.

C'est la deuxième à droite, nous allons passer à la porte, tiens, le vieux est assis sur le seuil...

En passant les vieux se saluèrent. Sophie avait remarqué l'aspect délabré de ce logis où la

femme n'avait pas compris sa tâche de gardienne et de restauratrice. C'était vraiment dommage que des êtres jeunes, qui s'étaient aimés, en fussent venus à ce point de ne pouvoir vivre ensemble. Cette pensée rendait la jeune fille songeuse. Elle se demandait si l'amour est ainsi chez tous, aussi capricieux et aussi inconstant.

« Ils doivent s'aimer encore un peu, se disait-elle, rien de plus simple, je le leur demanderai... »

Plusieurs jours passèrent sans que Sophie ait eu l'occasion de continuer sa petite enquête. Louise se défiait de sa cousine et ne voulait permettre à personne des incursions dans le domaine de son passé. Les questions quelque peu indiscretes ne recevaient pas toujours une réponse juste. Louise changeait le sens des phrases ou elle répondait par une autre question ce qui n'avancait pas du tout la tâche que Sophie s'était volontairement imposée.

Pourtant combien elle désirait être pour eux, la fée joyeuse qui, partout autour d'elle, jette une semence de bonheur !...

Depuis l'arrivée de sa cousine, Louise

remarquait avec peine que les besognes qu'elle avait en vain sollicitées étaient maintenant faites par Sophie qui y mettait tout l'entrain de sa jeunesse. Le métier de fermière plaisait à la jeune fille et plus d'une fois devant un coucher de soleil ou une promenade à travers les champs maintenant dépouillés de leurs moissons, elle s'était dit que son bonheur serait de demeurer à la campagne... Toute son âme frémissait d'émotion à la vue des scènes de la vie campagnarde ; sans s'en rendre compte, elle se sentait joyeuse quand son oncle ou sa tante lui disait que le bonheur était peut-être caché, pour elle, dans ce coin de pays.

Orpheline très jeune, Sophie avait été élevée en pension et cette promenade prolongée chez son oncle à l'aurore de ses dix-huit ans était pour elle toute une révélation. Elle découvrait en sa petite personne une autre Sophie aimant la terre et ce métier « d'habitant » dont elle avait vu sourire plus d'une fois lui apparaissait une occupation loin d'être méprisable. Aussi sa résolution fut vite prise...

Un matin que le soleil d'octobre dorait de ses rayons attiédís les gouttelettes de rosée déposées par la nuit, Sophie qui ne restait jamais sur une indécision, demanda à son oncle s'il voulait bien la garder chez lui encore quelque temps... Un peu surpris, très content, car la jeune fille se rendait utile et savait être gentille, le vieux questionna sa nièce :

– Aurais-tu tendu tes pièges dans nos parages déjà ?... Je t'avertis que les bons partis sont assez rares...

– Non, mon oncle, je ne pense pas pour le moment du moins à me marier, lui répondit sérieusement Sophie, mais j'aime bien cela ici et puis avec vous tous, je me sens moins seule... Je n'ai plus personne moi... et c'est triste de se savoir entourée d'étrangers tout le long du jour... Là-bas, je n'ai personne à qui m'intéresser et aider un peu...

L'oncle comprit où voulait en venir sa nièce, il pencha la tête puis ayant réfléchi quelques instants, il répondit :

– Je sais ce que tu veux et je vais t'aider. Tu

fais bien, petite, car, vois-tu, nous autres, nous sommes vieux et les affaires des jeunes cela ne nous connaît pas. Ce n'est plus comme de notre temps, de mon temps je veux dire. Il y a quarante ans, une femme qui aurait fait ce que Louise fait depuis trois mois... cela aurait été un crime, une chose à laquelle les femmes ne pensaient jamais seulement... Elle n'a pas l'air à comprendre cela et elle pense surtout que nous avons honte de notre fille... Oui, ma petite, j'ai honte de Louise et je voudrais la voir chez elle depuis longtemps. Mais le moyen ?... Voudra-t-elle y retourner avec Claude ?... Après-demain, il doit venir m'aider à placer une presse à foin, c'est la première fois que je le demande depuis son mariage pour venir m'aider. Avant, il était mon homme de confiance, mais depuis ce temps-là, il n'a pas remis les pieds à la maison...

– Vous auriez dû continuer à l'employer, cela l'aurait encouragé un peu, reprit la jeune fille. Ce n'est pas de sa faute s'il n'est pas aussi riche que vous l'auriez voulu... puisqu'il était bon pour Louise.

Le vieux ne répondit pas. Il comprenait trop bien la justesse du raisonnement de la petite pour répliquer quoi que ce soit.

– Tu pourras à ton goût lui parler si tu en trouves l’occasion, reprit le père Lajoie, il m’a promis qu’il viendrait après-demain.

– Louise le sait-elle ?... demanda Sophie.

– Je ne crois pas, si elle le sait, ce n’est pas par moi et c’est aussi bien je crois de ne pas lui en dire un mot...

Sophie ne répliqua rien. Elle était heureuse de la confiance que son oncle lui avait témoignée. Tout en se répétant ses dernières paroles, la petite se demandait : « Louise aime-t-elle encore son mari ?... Si elle l’aime, ce sera facile, mais si elle ne l’aime plus que faire ?... Ce soir je saurai bien... » En personne résolue, Sophie prépara son offensive.

Chaque soir, très à bonne heure, Louise montait le petit Marc dans son lit et souvent elle ne revenait pas à la cuisine. La rêverie s’emparait d’elle et bien tard dans la nuit, sa mère qui

l'entendait marcher se disait : « Louise ne dormira pas encore de la nuit. » Le cœur de la mère se remplissait de chagrin et de compassion pour son enfant malheureuse.

Ce soir-là Louise était montée vers les sept heures. Pendant quelques instants, Sophie, aux aguets, avait entendu les craquements de la berceuse, puis de temps à autre quelques pas, puis plus rien... alors elle monta à son tour, frappa quelques légers coups à la porte de la chambre de Louise et entra.

– Je te dérange Louise ? demanda-t-elle.

La jeune femme un peu surprise ne répondit pas.

– Je m'ennuyais, reprit Sophie. Vois-tu, Louise, quand tu ne reviens pas avec nous autres, le soir, je trouve la veillée tellement longue. Veux-tu que je reste avec toi ?... La voix était câline et les yeux si suppliants que Louise n'eut pas le courage de refuser...

– Si cela t'amuse, je le veux bien, répondit-elle enfin.

– Oh ! merci, tu es bonne, répondit Sophie s’asseyant dans la petite chaise de Marc, aux pieds de Louise. Je pensais de te fâcher, mais ce soir, je me sens si seule !... C’est triste, tu ne connais pas cela toi, Louise, d’être seule...

– Tu dis que je ne connais pas cela, mais depuis trois mois, ma chère, est-ce qu’on ne dirait pas que je suis rendue chez les Peaux-Rouges ?... Qui s’occupe de moi ici, qui me parle et semble m’aimer encore un peu ?... Je n’ai que Marc et toi ma petite. Marc est un bébé, en grandissant, il apprendra peut-être à me détester et alors je serai encore plus seule...

– Et pourtant, reprit Sophie, il me semblait en venant échouer ma barque ici que je ne trouverais que des gens heureux... Je crois m’être trompée un peu...

– Oui, tu as fait fausse route pour moi du moins. Le bonheur, vois-tu, il ne faut pas le chercher... c’est une bulle qui crève dans les mains dès que nous sommes sur le point de l’atteindre... Il n’y a pas de bonheur sur la terre...

– Et moi, qui voudrais tant être heureuse,

répliqua Sophie.

– Si tu veux pleurer, ma chère, tu n’as qu’à te marier, tes jours sans nuages seront faciles à compter, n’en doute pas...

– Je ne puis pourtant pas entrer en religion, je ne me sens pas appelée à cet état de vie. Faire une vieille fille ne me tente pas... Qu’est-ce que je ferais dans le monde ?... Je n’ai pas de petits neveux à élever, je n’aime pas les chats et je ne serai jamais une « sénatrice »... Alors, il me reste le mariage. Il faut aimer, mais je me sens capable d’aimer et de me dévouer. Tout mon être me dit que nous sommes créées, nous, Femmes, pour l’Amour et celle qui n’aime pas, oh ! qu’elle doit être malheureuse, n’est-ce pas Louise ?...

À cette question directe, la jeune femme ne répondit pas, alors Sophie la répéta :

– Elle doit être triste la vie de celle qui n’aime pas ou qui n’aime plus, n’est-ce pas Louise ?... Dis-moi ?... répétait la voix suppliante.

– Oui, ma petite, répondit enfin l’interpellée et je ne souhaite pas d’être un jour celles-là... Mais

le cas est beaucoup plus triste de celle qui aime encore, qui attend chaque jour un mot de rappel, une preuve d'affection si minime soit-elle et qui ne reçoit rien... Crois-moi, Sophie, aimer quelqu'un et sentir que l'on n'est plus rien pour lui après avoir été le centre de ses affections, c'est la chose la plus cruelle que le cœur humain puisse souffrir...

– Alors tu aimes Claude encore un peu ? demanda Sophie.

– Chaque jour passé ici est une nouvelle souffrance pour moi. L'orgueil a mille manières de s'infiltrer en nous... Les premiers jours je me suis dit : Claude doit s'ennuyer, il va essayer peut-être de me rencontrer, s'il m'aime encore, ou pour l'amour du petit, il va me demander de retourner à la maison... Il n'en fut rien. Deux fois, je l'ai rencontré à l'église et il n'a pas même levé les yeux... Je sens que ma place n'est plus ici, on me l'a fait comprendre de mille manières et je le saurais bien sans cela... mais le moyen de retourner à présent ?...

– Si tu veux ma chère, je puis t'aider...

proposa Sophie.

– Que je serais heureuse ! Mais comment feras-tu ?... demanda Louise.

– Ceci est mon secret. Sur ce, je te quitte, ma cousine. Bonsoir et rêve bien au grand bonheur qui te sera donné bientôt, si tu le veux... Tu seras heureuse encore, car tu as beau dire, le bonheur, il existe... Quand tu l'auras retrouvé, soigne-le bien cette fois, car cet oiseau moqueur pourrait s'envoler de nouveau...

– Ne crains rien... Quand je serai chez nous encore une fois et que l'amour sera revenu à mon foyer, bien fin qui viendra l'y déloger...

– Et puis tu ne sais pas tout, Louise. Mon oncle est disposé cette fois à t'aider... Mais cela est mon secret et je me sauve, car je sens que ce secret va devenir public... Mais quand tu seras partie, je serai encore plus seule...

– Qui sait, reprit Louise, celui qui s'emploie au bonheur des autres, travaille souvent, sans le savoir, à son propre bonheur...

– Puisses-tu dire vrai !... Et la jeune fille

légère comme un sylphe, retourna à sa chambre.

Le lendemain, comme le père Lajoie l'avait annoncé à Sophie. Claude vint aider à installer une presse à foin. Adroit et fort, le jeune homme ne se faisait pas prier quand on le demandait pour prêter un coup de main. Un peu fier de son adresse et de son habileté. Claude, cependant, n'avait pas cette fatuité qui rend méprisable et porte à sourire. Il y allait de bon cœur, prêtant le concours de ses bras sans paraître dédaigner ceux de ses amis qui n'avaient pas les mêmes qualités physiques. Chacun dans les environs avait eu besoin un jour ou l'autre de son concours et Claude s'était toujours montré content de l'aide qu'il pouvait donner... Cependant quand le père Lajoie vint le demander, Claude hésita... Des mots de refus lui vinrent aux lèvres, car n'était-ce pas un peu de sa faute au père, s'il avait tant de misère ?... N'aurait-il pas dû aider un peu ceux qui étaient malheureux aujourd'hui parce que lui, le père Lajoie avait dédaigné son gendre ?... N'était-ce pas le bon temps de se venger ?... Cette tentation lui vint, mais Claude avait bon cœur, il ignorait la rancune et d'ailleurs les choses

devaient tourner ainsi...

Ce travail largement rétribué lui donnerait l'occasion de rentrer dans les bonnes grâces du vieux, peut-être pourrait-il dire un mot à Louise ou caresser le petit Marc ?...

– Oui, répondit-il enfin au père Lajoie après avoir longuement réfléchi, cependant ce ne sera pas de bonne heure, j'ai un autre engagement à finir, je me rendrai vers les deux heures, cela fait votre affaire ?...

– Oui, oui, puisque tu me dis que tu viendras, je vais t'attendre, reprit le père Lajoie. Je vais me fier à toi. Vois-tu ce n'est pas tout le monde qui comprend cette mécanique et qui peut la mettre en marche. Il n'y en a pas beaucoup de ces machines-là encore par ici, je suis le deuxième à en acheter une, l'autre c'est les Potvin qui l'ont et la compagnie leur a envoyé un homme... mais ils ont payé pour... Moi je me suis dit que si je pouvais t'avoir, je sauverais au moins trente piastres. Je t'en donnerai la moitié...

– C'est correct, je me rendrai chez vous aussitôt que j'aurai fini là-bas...

Claude était à peine revenu de son ahurissement quand le vieux le quitta. Qu'est-ce qui le prenait le père Lajoie de le demander pour travailler chez lui après l'avoir laissé si longtemps de côté ?... Était-ce vraiment dans l'unique but de sauver une quinzaine de piastres ?... ou espérait-il que l'accord se ferait entre lui et Louise ?...

Claude attendit avec impatience le moment de se présenter chez le père Lajoie. Cependant il ne se rendit pas à la maison. Venu par le chemin de « raccourci », ce chemin que Louise avait fait si souvent, Claude trouva son beau-père à la porte de la grange. Ils se mirent à l'ouvrage sans tarder. Tout en assemblant les morceaux de fonte et d'acier, Claude se demandait si Louise ne viendrait pas les voir travailler... Il se rappelait les jours anciens où joyeuse et câline, elle lui faisait des signes d'amitié en cachette du vieux...

À la maison, les femmes tout en pensant aux hommes qui travaillaient n'en disaient cependant pas un mot... Louise était montée à sa chambre et n'en descendrait pas avant le souper. La mère

Lajoie, occupée à un tricot, jetait de temps à autre un regard vers la grange mais ne parlait pas. Sophie que l'inaction énervait, ne trouvant rien à faire, vint vers sa tante. Toutes deux alors regardèrent avancer l'ouvrage car Claude était vraiment adroit. D'un coup d'œil, il trouvait la place de chaque pièce, on eût dit que jusqu'à ce jour il n'avait fait que ce métier... C'était la réflexion que Sophie se faisait depuis quelques instants et pour trouver quelque chose à dire, elle la formula tout haut :

– N'est-ce pas, ma tante, qu'il n'a pas l'air en peine, Claude ?... On dirait qu'il en a déjà monté plusieurs presses à foin...

– Je suis bien certaine que c'est la première pourtant, reprit la vieille. Mais il n'est jamais pris à court et il ne se décourage pas, quand les morceaux ne font pas à une place, il en essaye un autre et il finit toujours par réussir...

– J'aimerais cela lui parler, dit Sophie.

– Ce n'est pas facile... aujourd'hui il n'a pas le temps et tu ne peux pas te rendre chez lui où il reste seul avec son père... à moins que Louise

aille avec toi...

L'occasion désirée était plus proche que Sophie le croyait. Le petit Marc, éveillé de son somme, vint trouver les femmes à la fenêtre où il ne fut pas lent à reconnaître son père... Alors ce furent des larmes, des cris, des piétinements... « Papa, papa, criait l'enfant, je veux voir mon papa... ! »

Louise ne descendait pas. La tante et la nièce se concertaient du regard. Fallait-il conduire l'enfant à son père ou le garder à la maison dans un pareil désespoir ?... La résolution de Sophie fut vite prise...

– Je vais le mener à son père, dit-elle, Louise ne se fâchera pas, croyez-vous ?...

– Je n'en sais rien, ma chère, nous aurions dû prévoir cela et ne pas le laisser venir à la fenêtre.

– Eh bien ! je me risque... et prenant le petit par la main, elle suivit en courant le sentier qui conduisait à la grange.

Claude, qui s'attendait à voir Louise d'une minute à l'autre, parut un peu surpris de

l'apparition rieuse et mutine de Sophie, venant à lui, tenant son enfant par la main.

Les présentations furent vite faites.

– Je suis la nièce de mon oncle, ici présent, dit-elle en s'inclinant devant le vieux et vous êtes mon cousin Claude dont j'ai entendu parler beaucoup depuis les trois semaines que je suis à la côte des Ormes... Je n'ai entendu dire que du bien de vous, se hâta-t-elle d'ajouter, souriant d'une manière très malicieuse que Claude comprit.

– Très enchanté de vous connaître, ma cousine, répliqua-t-il sur le même ton, mais pour le moment, si vous le voulez bien, nous nous occuperons de ce petit bout d'homme que je n'ai pas vu depuis trois longs mois... et prenant le petit Marc dans ses bras, il le serra à l'étouffer, ses larmes se mêlèrent bientôt à celles de l'enfant.

Sophie, que l'émotion gagnait, fit semblant de s'intéresser aux machineries étalées devant elle. En réalité, elle admirait ce Claude que Louise avait choisi, ce « Gagnon de malheur », comme

disait la vieille. Claude était vraiment un joli garçon, grand, taillé en Hercule, l'air doux, un profil parfait ; bref, Sophie se disait que Louise avait eu raison peut-être d'aimer quelqu'un d'aussi avenant. « Elle a eu tort tout de même, se disait la petite, en ne continuant pas... L'amour, ce ne doit pas être seulement une folie de quelques semaines ou de quelques mois... Quand j'aimerai, moi, pensa l'espiègle, ce sera pour toujours... mais ce jour viendra-t-il ?... » Elle se dit qu'il devait être bon de s'appuyer à un bras fort, de se sentir aimée par un cœur viril qui ne craint pas l'effort et la lutte...

À cette saison de l'année, en novembre, la brunante vient vite. Claude n'avait pas fini sa tâche quand une demi-obscurité rendit tout travail impossible. Sophie et le petit Marc étaient retournés à la maison. L'enfant avait consenti à suivre sa cousine à la condition de revenir le lendemain voir son papa. Contre l'attente de Sophie, Claude n'avait pas parlé de Louise et cette abstention sonnait comme un glas dans le cœur de la petite. « Il n'aime plus sa femme, se dit-elle, ou peut-être l'aime-t-il encore si peu...

Que faire pour réunir de nouveau ces deux enfants ?... Claude doit revenir demain, je lui parlerai de Louise... Voudra-t-il seulement s'intéresser à ce que je lui dirai, se demande-t-elle, ne croira-t-il pas que je suis l'envoyée de Louise et que celle-ci veut se payer sa tête après avoir joué avec son cœur ?... Que lui dirai-je pour le convaincre ?... »

Sophie espérait un mot d'encouragement de la part de Claude, mais son indifférence simulée ou réelle avait jeté un peu de froid sur l'enthousiasme de la petite... Elle se voyait mal à dix-huit ans, sans aucune expérience de la vie et de l'amour, essayer de raccommoder des ménages et de réunir des gens qui ne soucient peut-être plus de vivre ensemble...

Louise a sans doute regret du passé, elle est désireuse de reprendre la vie ancienne, mais qu'en pense Claude ?... « Demain, je le saurai », se dit Sophie et cédant enfin au sommeil qui la gagne. Elle rêva qu'autour d'elle il n'y avait que des gens heureux.

Le lendemain, les hommes étaient déjà à

l'ouvrage quand Sophie s'éveilla. Elle fit sa toilette à la hâte, prit en passant à la cuisine un bol de café, puis joyeuse et pimpante, elle courut à la grange, anxieuse de continuer son enquête...

– Bonjour mon oncle, bonjour cousin Claude, dit-elle aux hommes.

– Bonjour Mademoiselle, répondit Claude, vous êtes en retard... nous achevons l'installation de cette machine...

– Je m'aperçois de plus que je me suis laissé devancer ce matin, puisque le petit Marc est déjà rendu avec son papa... Il en parle sans cesse de son papa et je crois bien qu'il ne se ferait pas prier pour retourner avec lui...

Claude, soit qu'il fut occupé par son travail ou qu'il ne trouva rien à répondre à l'insinuation, ne répliqua rien et Sophie en fut pour ses frais...

« Je n'ai pas de chance, pensa-t-elle, Claude serait-il malin ?... ou il me croit envoyée par Louise. Que pense-t-il ?... Le saurais-je jamais ?... Et puis de quel droit aussi une fillette comme moi, se mêle-t-elle de choses qui ne la

regardent pas ? » Mais Sophie ne désarma pas pour si peu. Elle vit Louise triste et désorientée, le petit Marc privé des caresses de son père, la maison de Claude, là-bas, et son aspect abandonné... Alors pour la réussite de son programme, elle revint de nouveau à la charge. Cette fois-ci profitant d'un moment où son oncle s'éloigna, elle alla droit au but :

– Seriez-vous content, Claude, si Louise retournait chez vous ?... lui demande-t-elle.

Ah ! ça, mais de quoi se mêle-t-elle cette petite ? Claude, les yeux levés sur Sophie semblait fouiller cette physionomie mutine, puis il regarda la maison toute proche d'où probablement Louise le guettait et lentement il répondait :

– Quand Louise s'est sauvée par un soir d'orage et pour une bagatelle, elle savait ce qu'elle faisait, depuis longtemps, elle avait attendu ce jour où elle pourrait enfin déposer le joug et redevenir libre... Si maintenant, elle en a assez eh bien ! qu'elle revienne... Ce ne sera ni plus gai ni moins triste pour elle à la maison.

Nous sommes pauvres, ce n'est pas notre faute... Elle aurait été heureuse chez nous si elle avait su être raisonnable, le sera-t-elle plus maintenant ?... C'est à elle à en juger. Si de sa propre volonté, elle revient, alors elle n'aura plus de raison de se plaindre et je n'en aurais plus de prendre sa part comme je le faisais autrefois...

– Vous êtes sévère, Claude, répliqua Sophie.

– C'est probablement elle qui vous envoie, reprit l'abandonné, je veux qu'elle sache ma pensée...

– Non, ce n'est pas elle qui m'envoie, répondit la petite qui visiblement était très émue, elle ne sait probablement pas que je suis ici... car depuis hier, je ne l'ai pas vue ; elle est dans sa chambre. Louise n'est pas heureuse et puisque j'ai commencé à vous en parler, vous tolérerez bien que je continue... n'est-ce pas ?... Louise n'est pas heureuse chez elle. Mon oncle ne lui dit jamais un mot, ma tante a honte de sa fille. Oui, Claude, elle en a honte !... C'est étrange et cela est... Après l'avoir soutenue dans sa lutte contre son devoir, après l'avoir aidée à se détacher de

vous et de sa maison, ma tante ne conçoit pas que Louise ait ainsi abandonné le poste et soit revenue là où ne l'attendait plus aucune obligation. Elle a compris trop tard le mal qu'elle avait encouragé au lieu de l'empêcher. Si la mère de ma cousine lui avait donné les bons conseils qu'une mère doit à sa fille, ce malheur qu'elle déplore aujourd'hui ne serait certes pas arrivé... Votre amour aurait su la garder à son poste. Louise, délaissée de ses parents qui ne lui laissent aucun travail à faire se sent à l'écart, elle n'est plus à sa place... Si vous vouliez seulement lui dire un bon mot, elle retournerait chez vous. Je suis certaine que cette fois, ce serait pour y rester. La vie doit être longue ainsi séparés l'un de l'autre ?... moi, il me semble que je m'ennuierais beaucoup !

– Ce n'est pas bien gai, reprit Claude, devenu songeur. Les premières semaines m'ont paru interminables... C'est le petit, voyez-vous, qui me tient au cœur et s'il était resté quelqu'un à la maison pour le garder, Louise ne l'aurait pas eu ; mais mon père est vieux, il lui reste encore bien de la besogne à faire, quand je suis parti et

pendant le temps des récoltes, il a encore plus d'ouvrage...

Le ménage ne doit pas être à l'ordre beaucoup, remarqua Sophie en riant.

– Il y a bien ici et là, quelques fils d'araignée... Nous n'y touchons pas, on dit que cela porte chance, reprit Claude.

– Si nous arrivions une journée, Louise et moi, nous laisseriez-vous vous faire à dîner ?... demanda la petite.

– Mais oui, répondit vivement le jeune homme, et je ferais honneur à votre cuisine qui doit être excellente.

– Alors c'est dit, un jour ou l'autre, vous nous verrez descendre toutes les deux par le chemin de raccourci. Nous irons vous faire oublier les nombreux repas que vous avez dû prendre « sur le pouce » car vous ne vous donniez sûrement pas la peine de vous installer à table ?...

– Il faut dire aussi que l'appétit y fait beaucoup. Quand un homme de ma taille a travaillé toute une journée au grand air, le soir il

ne se fait pas prier pour prendre un bon repas. Même si celui-ci n'est pas préparé par un maître-cuisinier, l'appétit supplée au manque d'assaisonnement...

– Alors vous seriez content de voir Louise reprendre sa place chez vous ? demanda encore la petite.

– Je serais content, certes, répondit Claude, mais à condition, cette fois, qu'elle soit raisonnable... Puis vous savez qu'elle n'attend pas que je fasse comme mon vieux père a fait... Je n'irai certainement pas la chercher, si elle veut revenir elle connaît le chemin... Je lui rendrai la vie aussi douce que possible parce que tout ce qu'elle m'a dit et les reproches qu'elle nous a faits, à mon père et à moi, je suis prêt à tout oublier ; si elle veut bien faire de son mieux à la maison et mettre sa coquetterie de côté, je crois que nous pourrons encore être heureux...

– Je lui raconterai tout ce que vous me dites et nous trouverons bien le moyen de réussir. C'est un peu d'espérance que je lui rapporte et pour ce peu de joie, je vous remercie. Elle-même je

l'espère, saura reconnaître votre bonté et réparer toute la peine qu'elle vous a faite par son indifférence et sa légèreté... Il ne faut pas oublier que ma cousine a grandi et qu'elle s'est élevée un peu à sa guise... La vie s'est chargée de lui infliger des leçons sévères, que la faiblesse des siens n'a pas voulu prévoir. Pardonnez de bon cœur, mon cousin, je sais que de retour chez vous, Louise saura vous rendre heureux... car elle est gentille quand elle se met en frais d'amabilité... Elle a des mines d'enfant mutine auxquelles on ne peut pas résister. Ses yeux si tristes reprendront leur expression habituelle et vous verrez qu'il y aura encore du « soleil » dans son regard...

– Sa cause est gagnée, répondit en riant Claude... Vous prêchez un converti, car vous croyez bien que tous ces avantages que vous pourriez me vanter, ne me sont pas indifférents... J'ai aimé Louise non pas comme le père Lajoie l'a cru, parce qu'elle était fille unique et héritière d'un « beau bien »... J'ai trop de fierté pour cela. Je l'ai aimée de toute mon âme, j'étais heureux de travailler dur toute une semaine, pour voir

dans ses yeux briller la joie de se sentir heureuse et entourée d'affection. Rien ne me coûtait pour Louise, j'aurais été jusqu'au bout du monde pour lui faire plaisir... Mais elle n'a pas su me comprendre et cela a été bien malheureux pour elle et pour moi... Je me demande à présent si elle fait bien de revenir... non pas que je ne sois plus capable d'aimer, mais l'enthousiasme est mort...

– Pourvu que la bonne volonté et que le cœur restent, reprit Sophie, n'en demandez pas davantage... Si elle vous aime bien, vous serez encore heureux, car c'est à la femme d'entretenir la flamme de l'amour et à la raviver quand elle vient prête à s'éteindre...

– Vous avez une réponse à tout, Mademoiselle Sophie, je crois que vous feriez bien d'étudier le Droit... Les délaissés, les pauvres, toute la classe souffrante des humains trouverait en vous un ardent défenseur... reprit Claude pour taquiner sa cousine.

– Ne me raillez pas monsieur, je vous en prie, répliqua la petite, je ne me sens pas du tout d'aptitudes pour la noble profession du Barreau...

Mon rêve, puis-je vous dire ce que je rêve ?...

– Ce que rêvent les jeunes filles ?... le saura-t-on jamais ?... nous autres, pauvres hommes...
répondit Claude.

– Eh bien !... si vous ne savez pas ce à quoi toutes les jeunes filles rêvent, je puis toujours vous dire ce que je désire, moi, reprit Sophie. Je rêve de passer ma vie dans votre jolie paroisse des Ormes... mais je ne voudrais pas rester vieille fille ! oh ! non, je ne veux pas faire une vieille fille !... Légère et joyeuse, Sophie sur cette déclaration revint à la maison.

La mission que s'était donnée la nièce du père Lajoie aurait un heureux dénouement. Anxieuse de faire part de sa joie à Louise, elle monta à la chambre de celle-ci. Le front collé aux vitres, les yeux tristes, l'air découragé, la jeune femme ne se dérangea pas ; alors Sophie sur la pointe des pieds s'approcha, passa un de ses bras autour de la taille de sa cousine, puis de sa main libre, elle lui montra Claude qui achevait sa tâche.

– Il a bon cœur, dit-elle à la jeune femme. Il m'a parlé de toi longuement. Il n'en tient qu'à

toi, ma chère, de retourner là-bas à ta maison. Claude ne te garde pas de rancune... Si tu savais comme il t'a aimée, ma chérie. Il sera heureux de reprendre la vie ancienne et comme tu l'aimes beaucoup, toi aussi, je ne vois pas pourquoi, vous ne goûteriez plus au bonheur ?... Claude est bon, ma Louise, et malgré les petits nuages qui passent dans ton ciel, je crois que tu as fait un bon choix... Si j'avais été à ta place j'aurais aimé Claude moi aussi... Il a si bon air qu'est-ce que cela fait qu'on ne soit pas riche ?... on travaille plus et c'est tout.

– Je ne regrette plus, ma petite, d'avoir aimé Claude, répondit Louise, et pour te prouver combien je l'aime encore, je suis prête à reprendre ma tâche que j'ai si légèrement abandonnée. Grâce à toi, Sophie je vais retrouver le calme dont j'ai tant besoin. Tu ne sais pas tous les assauts que j'ai eu à soutenir contre mon orgueil... Il y a longtemps que mon cœur me dit que ma place n'est plus ici, je n'avais pas besoin de me faire reprocher ma conduite par mes parents... Mais la peur du ridicule et surtout la honte de m'avouer vaincue, m'a empêchée de me

rendre. Aujourd'hui, je sens que la lutte est finie... Demain, ma petite je retournerai chez nous et quand tu viendras me voir, tout dans ma maison te dira ma joie et mon bonheur...

III

Le renouveau

Un matin blanc de la fin novembre, par le petit sentier qui conduit chez le père Gagnon, deux jeunes femmes descendent ; on dirait, à voir leur démarche légère, à entendre les rires qui fusent de leurs lèvres que ce sont deux toutes jeunes filles qui vont à un rendez-vous...

La figure de la plus grande, cependant, dès que sa compagne a fini ses espiègleries, redevient sérieuse. On dirait qu'une hésitation se produit en elle et qu'elle craint d'avancer. Son regard où se lit un peu d'anxiété se dirige vers la maison de Claude. Elle se demande sûrement si le maître du logis sera là et quel sera son accueil.

Nos promeneuses, on le devine, ne sont autres que Louise et Sophie accompagnées du petit Marc qui marche comme un homme, tout

heureux de revoir enfin grand-papa Gagnon.

– Est-ce qu’il nous attend, dis, maman, grand-papa ?... demande l’enfant.

– Mais oui, mon petit, répond Sophie. Il nous attend depuis plusieurs jours, mais nous aussi, nous avons à attendre. Il ne fallait pas revenir chez grand-papa un jour de pluie comme hier ni un jour où il n’y avait pas de soleil... Aujourd’hui il n’y a pas de soleil mais la neige nouvelle nous met la joie dans l’âme... Quand on apporte du bonheur, il faut que ce soit un jour où la nature soit au diapason avec nos sentiments. La joie chante dans chaque flocon ouaté qui tombe tout doux des nuages blancs... Que je suis heureuse, Louise, continue Sophie en se tournant vers sa cousine, tu ne sais pas, j’ai presque envie de chanter... On dit que le bonheur rajeunit... Je ne voudrais pas revenir à l’âge de dix ans...

– Et pourquoi donc ? demanda Louise curieuse de connaître la réponse.

– Mais à dix ans, ce n’est pas l’âge d’aimer, tandis qu’à dix-huit, c’est presque le temps... répond l’espiègle.

– J’avais cet âge-là, moi, reprit Louise, dix-huit ans c’est bien jeune... mais le cœur n’écoute guère la raison et quand il a parlé, celle-ci n’a plus qu’à se taire.

– Je me demande souvent quel sera cet heureux mortel qui aura le don de plaire à ton honorable cousine, répliqua Sophie. À venir jusqu’à présent, j’ai passé la plus grande partie de ma vie, de ma petite vie, au pensionnat ; pour observer les règles d’une modestie de bon aloi, il ne faut pas se risquer à regarder les jeunes gens... Ce spécimen est très rare aussi dans ces maisons et c’est une excellente chose, car nos études seraient forcément distraites de leur but... Pendant les vacances, je n’avais pas le temps d’approfondir cette question de l’avenir et maintenant que je sens mes ailes se déployer, que je suis libre, je suis anxieuse de me créer de nouveaux liens... Je me suis désolée plus d’une fois à l’idée que seule au monde, je n’aurais personne à aimer... Au pensionnat, j’avais mes maîtresses, mes compagnes, maintenant je n’ai plus que mon oncle et ma tante... Bientôt, tu seras heureuse et moi je serai encore plus seule...

– Tu ne seras plus seule, ma petite, reprit Louise, que cette douleur affectait, papa et maman t’aiment bien, ils te garderont avec eux et quand tu te marieras, je ne vois pas pourquoi tu ne continuerais pas à demeurer chez nous...

– Je ne voudrais pas t’enlever ce qui t’appartient, ma cousine. Tu es leur fille, tu as droit à toutes leurs richesses et j’aurais l’air d’une intruse de m’installer là où tu devrais être...

– Je ne retournerai jamais chez nous pour y rester, répondit la jeune femme. Mes parents n’ont pas su faire de moi un caractère maniable, un cœur fort, une âme droite, je puis leur reprocher leur trop grande faiblesse. Claude se rappelle trop bien leurs dédains, leurs soupçons, la dureté de papa, les récriminations de maman pour consentir à demeurer avec eux. De plus, il a son père et nous ne pourrions pas le laisser seul... Tu vois que je laisse le champ libre et je ne regrette rien de ce que je laisse en arrière... L’avenir seul m’intéresse. Avec les « journées » de Claude et notre amour, nous serons riches...

– J’aurais peut-être fait mieux de ne pas

descendre avec toi, Louise ? demanda tout-à-coup Sophie, ma présence sera indiscreète ?...

– Non, ma petite, au contraire, tu m'aideras à tout ranger et si Claude n'est pas là, la journée me paraîtra moins longue...

– Je sais qu'il y a beaucoup à faire et que tu dis cela par amitié pour mon humble personnage... Tu avais peur que je m'ennuie là-bas et tu as eu raison... l'ouvrage ne te manquera pas et je t'aiderai avec plaisir... Seulement j'avais peur de te gêner un peu...

– Tu as appelé mon petit roman : « La belle Aventure » et tu ne voudrais pas maintenant en connaître les dernières pages ?... Ce n'est pas gentil...

– Ce sera « La belle Aventure » pour toi, mais pour ta petite cousine ici présente, crois-tu qu'elle trouvera beaucoup d'intérêt dans les paragraphes qui doivent suivre ?...

– Continue toujours, on ne sait jamais, répliqua Louise.

Elles arrivaient à la maison de Claude.

Sophie avait pris les devants avec le petit Marc, mais arrivée à la porte, elle se retourna, l'air découragé, vers Louise :

– La porte est fermée à clef, lui dit-elle, nous ne pourrons jamais entrer !...

– Ne t'inquiète pas, lui répondit la jeune femme, nous l'aurons bien, la clef doit être à sa place ancienne...

Quelques minutes plus tard, les deux cousines entraient dans cette maison où il n'y avait pas eu de femme depuis longtemps.

– Le père doit être descendu au village, dit Louise, et Claude travaille. Nous nous donnerons la main Sophie, pour qu'à leur retour ils trouvent tout à l'ordre.

La jeune femme, heureuse et le cœur à la joie, monta à sa chambre, elle en redescendit vêtue d'une de ses robes anciennes que Claude lui avait achetée et qu'il aimait plus que les autres...

– Comme cela, s'il arrive, dit-elle, il me trouvera à son goût.

– Maintenant à l'ouvrage, dit Sophie, hâtons-

nous tandis que nous sommes seules.

Tout l'avant-midi, la vieille maison de Claude résonna des couplets de chansonnettes de jeunes femmes, qui, tout en mettant de la gaieté dans la demeure, faisaient consciencieusement la guerre aux fils d'araignée et à la mousse depuis longtemps en paix dans les coins...

Le père de Claude arriva vers les onze heures. Le petit Marc l'attendait. Aussi sa joie fut-elle immense quand il put passer ses deux bras autour du cou du vieux et lui donner de retentissants baisers. Louise, un peu confuse, continuait sa tâche et ce ne fut qu'à table que, mise en train par Sophie, elle se montra tout-à-fait joyeuse. Le père Gagnon se rappelait les jours heureux d'autrefois où la gaieté de sa belle-fille mettait du soleil dans la maison tout comme aujourd'hui. Son vieux cœur, prompt à l'espérance et sensible aux attentions des jeunes, se sentit devenir plus gai. Il raconta des histoires de sa jeunesse et de repasser ainsi ce qui avait jadis fait son bonheur, lui fit oublier le chagrin qu'il avait eu pendant ces derniers mois...

– Racontez-nous donc une de vos aventures, lui demanda Sophie, cela va nous reposer du travail de l'avant-midi. Nous nous hâterons plus, n'est-ce pas Louise, nous aurons bien le temps... ?

– Certainement, ma petite, si grand-papa veut bien, répondit la jeune femme.

– Je le veux, répliqua le vieux, mais je ne sais pas ce qui pourrait vous intéresser, vous autres les jeunes, des histoires de chasse et de pêche, cela ne vous dit rien ?...

– Pourquoi donc ?... pourvu qu'il ne soit pas question de loups garous ou de revenants... je suis certaine que cela nous égaiera, dit Sophie.

– Ah ! non, les loups garous, il n'y en a plus... On dit que les gens sont trop méchants et que le mauvais esprit ne vient plus effrayer son monde, il se contente de les cueillir quand ils trépassent... Pour ce qui est des revenants, je n'en ai jamais vus... Ces histoires se content le soir à la veillée, alors que le vent souffle, que le silence se fait plus grand et les esprits plus recueillis... Pour le midi, il faut des histoires un peu gaies... je ne

trouve rien de mieux que ce trait qui arriva à ma grand-mère... Ce n'est pas d'aujourd'hui puisque ma vénérable aïeule aurait bien cent trente ans, si elle était encore vivante.

« Dans ce temps-là, un peu partout dans les campagnes, les gens étaient prévenus contre les Anglais. Ceux qui avaient fait la guerre de la Conquête en étaient revenus le cœur rempli de rancune contre les vainqueurs. Cet état d'esprit dura plusieurs années. Les Anglais, gens pacifiques, mais un tout petit peu... remplis d'eux-mêmes, n'étaient guère aimés. Or, dans le canton où vivait ma grand-mère, il y avait un de ces fils de la fière Albion. Impossible de vous dire quelle étoile l'avait conduit à cet endroit... Célibataire, joli, ayant des rentes, il se crut bientôt la « coqueluche » de tout le canton, mais, en cela, il se trompait... comme vous verrez.

Un soir de la Sainte Catherine, fête chère à nos jeunes filles, aux jeunesses et même aux demoiselles qui ne sont plus jeunes, notre Anglais fut invité à venir se récréer avec les jeunes du rang. Ma grand-mère était fiancée et se proposait

bien de passer la soirée avec l'élus de son cœur, mais sans cesse, l'Anglais tournait autour d'elle et ne lui laissait pas de répit. Il s'était vanté, les jours précédents, de faire « manger de l'avoine » à mon futur grand-père. Aussi, profitant d'un hasard qui laissait une chaise libre tout près d'elle, il s'y installa et commença avec aplomb à lui faire la cour en mauvais français.

Ma grand-mère, en fine mouche, le laissa dire bien qu'elle ne comprît à peu près rien à son discours.

« Les Canadiennes avoir des jolis yeux » lui dit-il, et s'enhardissant, cet amoureux rempli de suffisance, passa son bras autour de la taille de la jeune fille... Mal lui en prit. Ma grand-mère qui avait bon bras, lui administra du revers de la main une gifle gigantesque qui résonna dans la salle, de sorte que toutes les têtes se tournèrent bientôt de ce côté...

« Elles ont la main souple aussi », lui dit un gaillard qui avait eu connaissance de l'affaire. Notre Anglais n'en demanda pas davantage, il s'éclipsa et on ne le vit plus se mêler des amours

des voisins... La leçon avait porté...

– Il ne l'avait pas volée, dit Sophie, si j'avais été à la place de votre grand-mère j'aurais fait la même chose... Pour cela il m'aurait fallu un amoureux... et je n'en ai pas, conclut-elle en soupirant.

Le ton de ces paroles et l'air de la petite étaient si drôles que Louise ne put retenir un éclat de rire :

– Ne dirait-on pas, dit-elle, que tu te crois vouée au célibat malgré toi...

– Non, non, mais je trouve celles qui ont quelqu'un à aimer bien heureuses, répliqua Sophie.

– Votre tour viendra, petite, dit le vieillard et peut-être plus vite que vous le croyez. J'oubliais de te dire cela, Louise, j'ai une lettre dans mon pardessus, regarde donc d'où ça vient ?...

Louise se hâta de chercher la missive, c'est Albert dit-elle. Albert qui revient passer l'hiver avec nous. La manufacture où il travaille doit fermer la semaine prochaine. Il a une bonne idée

de venir nous voir, sa visite va égayer le temps des Fêtes. Puis au printemps, il se décidera peut-être de rester par ici. Il y a bien assez de Canadiens dans les villes des États-Unis, c'est bien le moins que ceux qui peuvent rester sur la terre, le fassent sans trop se faire prier.

– C'est ce que je lui disais avant son départ, mais ces jeunesses, il faut que ça voie du pays, que ça voyage... Je ne puis pas lui faire beaucoup de reproches, continua le vieux, parce que j'avais les mêmes idées quand j'étais jeune, cela ne m'a pas payé beaucoup...

– Nous travaillerons pour le garder, répliqua Louise. Puis remettant la lettre au père Gagnon elle continua parlant à Sophie :

Albert est le frère de Claude, il est parti aussitôt après mon mariage. Je le connais très peu... C'est un joli garçon, j'ai sa photographie, viens le voir...

– Mais il ressemble à Claude, remarqua Sophie, joli garçon certes, tu dis qu'il revient pour l'hiver ?...

– C'est ce qu'il dit, sur sa lettre, répondit Louise.

– Alors je pourrais bien me marier avec lui ?...

– Petite folle, tâche d'être plus sérieuse, est-ce qu'on se marie comme cela sans connaître ?...

– Tiens, mais est-ce si mal de penser à son avenir et d'avoir hâte de le voir se réaliser ?... J'ai dix-huit ans, tu sais, répliqua Sophie en se haussant sur ses talons. Si je ne suis pas grande, est-ce de ma faute ?... À cet âge, on peut songer à se marier, il y en a qui se marient à seize ans, même à quinze ans. Tu te rappelles cette jeune femme dont ta mère nous parlait l'autre jour, qui à douze ans avait déjà fait son choix. Elle avait emporté ses poupées dans son nouveau logis et jouait à la dînette tout en faisant mijoter la soupe pour son digne époux... Moi, au moins, je ne m'amuserais pas à des enfantillages de cette sorte... Je suis trop sérieuse !... et puis je prendrai le temps de le connaître ton beau-frère... S'il me plaît, je te gage qu'il m'aimera malgré ma taille un peu au-dessous de la moyenne.

– Qui ne t'aimerait pas, ma petite Sophie ?...

Tu es gentille, tu es bonne, tes espiègleries plaisent même quand elles se tournent contre nous. Tu as le don de charmer et je suis certaine que tu sauras te faire aimer beaucoup. Tu as de belles qualités sérieuses qui demeurent parce qu'elles ont été cultivées... Tandis que moi, ce sont mes défauts qui ont reçu toutes mes attentions.

– Ne te méprise pas, ma chérie, reprit la jeune fille, et cesse de me louer. Pour le moment, il s'agit de continuer notre ménage et de faire de la maison de Claude une des plus gaies du deuxième rang de la côte des Ormes.

Tout l'après-midi, les jeunes femmes, aidées du père Gagnon qui semblait rajeuni de dix ans, travaillèrent avec ardeur. Louise n'avait pas parlé de Claude de la journée, bien que son cœur fût sans cesse occupé de l'absent. Le soir, ce fut pour elle une déception quand elle apprit qu'il ne viendrait pas avant le samedi soir.

– Il est parti depuis lundi matin, lui dit le vieux, il ne savait pas que tu viendrais cette semaine. Les Jean-Pierre ont encore beaucoup

d'ouvrage à faire dehors avant les gros froids, ils l'ont demandé pour la semaine... C'est trop loin pour voyager matin et soir.

– Je resterai avec toi, proposa Sophie, nous aurons le temps de finir le ménage et si M. Albert arrive, il trouvera tout à l'ordre... Il faut qu'il ait une bonne impression en revenant chez lui, si nous voulons qu'il y reste. N'oublie pas que tu es ma cousine et que tu me dois ton aide...

– Je n'oublie rien ma petite et quand le temps sera venu, tu me trouveras au poste.

Le soir, le père Lajoie ne voyant pas Sophie revenir, descendit chez Claude tout en fumant sa pipe. Cette visite surprit beaucoup le père Gagnon et les jeunes femmes, car jamais les parents de Louise n'étaient venus la voir chez elle. Il savait les femmes occupées au ménage ; mais il avait son plan, un plan qu'il étudiait depuis l'arrivée de sa nièce chez lui.

Comme Louise l'avait deviné, personne chez elle, n'aurait aimé à la voir revenir s'installer à la maison... Son père gardait un peu rancune à sa vieille pour ce mariage fait contre sa volonté et la

mère de Louise n'approuvait rien de ce que sa fille accomplissait... Un peu de parti pris de part et d'autre les empêchait de se bien entendre... Alors le père Lajoie s'était dit qu'il était temps d'en finir avec cette question. Tout en cheminant par l'étroit sentier, le vieux se faisait ces réflexions :

« Je vais chez Claude et je lui offre pour la forme à demeurer chez nous... Louise refuse, alors je dis à Sophie... si tu veux nous te garderons avec nous jusqu'à ton mariage. Si tu maries un gars solide et que nous voyons d'un bon œil, nous nous donnons à rente à ce nouveau neveu. Les montants que nous avons à la banque seront pour notre fille et ma terre pour Sophie. D'ailleurs elle est la fille de mon frère et ce que nous donnerons à Louise sera compensé par la dot de la nièce, car elle n'est pas une pauvre cette petite. Ainsi, nous n'y perdrons rien et tous nos gens seront heureux... Est-ce bien ainsi ? Tous applaudissent et nous voilà pour une fois d'accord... »

Qui fut le plus surpris de voir entrer le père

Lajoie chez Claude, nul n'eût pu le dire... !

La cuisine, sous la lumière mauve de l'abat-jour, avait un aspect accueillant qui plut au vieux. Dès son entrée, le petit Marc que berçait grand-papa Gagnon battait des mains. Les gentillesse de l'enfant, les figures souriantes et heureuses de Louise et de Sophie, l'accueil empressé du père Gagnon, ce foyer où le bonheur était enfin revenu, fut pour l'arrivant une cause de grande joie. Il n'ignorait pas le rôle que sa nièce avait joué dans la reconstruction de ce nid familial, aussi lui tardait-il de lui en exprimer sa reconnaissance.

– Sophie se trouve si heureuse ici, qu'elle ne veut peut-être plus revenir à la maison, lui demanda-t-il. Tu ne nous laisses pas toujours hein, la petite ? N'oublie pas que chez nous aussi, nous avons besoin de ta gaieté et du soleil de ta jeunesse. Nous ne sommes plus que deux vieux et je comprends bien que ce ne sera guère amusant pour toi...

– Ce n'est pas cela, mon oncle, répondit Sophie. Je voulais monter ce soir, mais le ménage

n'est pas tout à fait fini et j'ai voulu aider à Louise encore demain. Samedi après-midi, vous verrez poindre ma frimousse parmi les clôtures du raccourci... J'irai vous dérider un peu...

– Claude n'est pas encore arrivé ? demanda le père Lajoie.

– Non, répondit Louise, il ne viendra pas ce soir, son ouvrage n'est pas fini. Il ne doit pas revenir avant samedi soir...

– Alors c'est le temps de vous dire ce que j'ai pensé, reprit le vieux. Écoutez-moi bien M. Gagnon et toi Louise et toi aussi Sophie, surtout toi, car cela t'intéresse. Je suis presque content de savoir Claude absent, cela me permettra de parler plus librement. Donc Louise est revenue, je sais que l'épreuve lui a été profitable et que maintenant elle saura remplir son devoir. Dans les livres, les romans finissent toujours après le mariage... mais dans la vie, c'est un peu différent. Il fallait à ma fille les dures leçons de l'expérience pour la convaincre que sur la terre, les choses ne marchent pas toujours suivant nos désirs, si impérieux soient-ils. Je sais que je n'ai

pas besoin de me fier sur Claude pour me prêter assistance plus tard. Il y aura toujours dans nos rapports un peu de contrainte, bien que nous l'aimions bien, ma vieille et moi. Donc je venais proposer à Sophie de rester avec nous. L'argent que j'ai en banque, un joli montant, vous savez, père Gagnon, revient à Louise. J'avais déposé cette somme pour sa dot et j'ai bien fait de la conserver jusqu'à présent. Puisque la voilà raisonnable et sage, elle héritera. Tiens, ma fille, j'ai emporté ce petit livre, il ne contient pas autant de pages que tes livres d'autrefois, il n'est pas aussi captivant... mais je crois tout de même que ses petites pages sauront t'intéresser... Et le vieux sortit de la poche de son veston un livret d'épargne de la Banque Canadienne Nationale, qu'il donna à la jeune femme.

– J'aurais mal fait de te donner ta dot avant, continua-t-il en s'adressant à Louise. Tu n'avais pas l'expérience de la vie, tu ne savais pas toutes les sueurs que coûte une piastre. Maintenant, les choses ont changé et je suis certain que cet argent que je te donne de si bon cœur sera bien employé. Quant à Sophie, si elle ne trouve pas trop triste la

mission d'entourer notre vieillesse de soins et d'un peu de gaieté, il lui restera encore une bonne part...

– La tâche me sera facile, répondit la jeune fille. Dès mon arrivée à la côte des Ormes, je me suis sentie chez nous et ce serait un sacrifice pour moi maintenant, de m'éloigner de vous tous qui voulez bien m'aimer un peu et oublier mes espiègleries. D'ailleurs où irais-je, je n'ai plus personne.

– Permettez-moi de vous remercier, dit Louise en s'adressant à son père. Plus d'une fois, j'ai méconnu vos bons conseils. Votre brusquerie et votre sévérité me paraissaient outrées, parce qu'alors je ne remplissais pas mon devoir, mais je reconnais que vous aviez raison. Je reconnais que sous l'écorce rude se cache le meilleur cœur qui soit. Je bénis l'épreuve qui m'a fait découvrir un si grand trésor. Ma vie recommence et à partir de ce jour, je compte bien ne pas vous faire regretter ce que vous faites pour moi.

Quand le père Lajoie fut parti, Louise et Sophie se hâtèrent de consulter le livret de

banque. Outre les sommes entrées depuis plusieurs années, les deux cousines trouvèrent un montant de mille piastres inscrit ce jour même...

– Tu vois, Louise, dit Sophie, ce que tu as gagné à revenir ici. Mon oncle fait bien les choses et je ne serais pas surprise qu’il vous aiderait plus que tu le crois. Il aime Claude, tu sais, et ma tante aussi... Tes mauvais jours sont finis ma petite...

– Oui, mais à condition que Claude m’aime encore, car s’il allait ne plus m’aimer, que me servirait d’être plus riche et aussi malheureuse ?...

Le père Gagnon qui était sorti reconduire le visiteur rentrait.

– Tu es contente ma fille ? demanda-t-il à la jeune femme. Tu as bien fait d’écouter la voix du devoir, la récompense n’a pas tardé à venir... C’est Claude qui va être content ! Il a travaillé tout l’automne comme un pauvre qu’il est, afin de payer un billet échu au mois de décembre. Il a pris à cœur la tâche de payer ses dettes et je crois qu’il y réussira...

– Je pourrai peut-être l’aider, reprit Louise, si le montant n’est pas trop élevé...

– Il a mis ce billet dans sa chambre, sous la statue de Saint-Joseph... Vois-tu il a une grande confiance en ce grand saint...

– Si nous mettions un reçu à la place, voyez-vous d’ici sa surprise ?... Je cours chercher le billet...

En moins de deux minutes, Louise fut revenue tenant le précieux papier.

– C’est un montant de \$200. dit-elle. Demain, vous irez payer cela et emporterez le reçu que nous mettrons à la place... va-t-il être content le pauvre ?...

– Il sera sûrement surpris, mais sera-t-il content ?... reprit le père Gagnon, il aimerait peut-être que tu gardes ta dot ?...

– Cela ne diminue pas ma dot, grand-papa. Mon père a ajouté aujourd’hui le joli montant de mille piastres dont je puis disposer... Je voudrais lui faire cette surprise, ajouta-t-elle câline comme aux jours anciens. Le vieux se rappela qu’il était

bien difficile de résister à la femme de Claude. Ce qu'elle n'obtenait pas par la force, il était rare qu'elle ne parvint pas à l'avoir par la persuasion... Je veux lui faire cette surprise, ajouta-t-elle, pour le dédommager un peu de tout ce que je lui ai fait dépenser par mes exigences passées.

Le raisonnement était bon, alors le vieux se prêta de bonnes grâces aux vœux de Louise et c'est ainsi que Claude trouva un reçu en bonne et due forme à la place du billet qu'il croyait devoir.

L'une après l'autre, toutes les dettes furent soldées, puis Claude que cette vie de journées fatiguait proposa d'acheter la terre voisine qui était à vendre. Ainsi il deviendrait un véritable propriétaire ayant une grande étendue de terre en culture. Pendant plusieurs soirs, à la veillée, on discuta ce plan, pesant le pour et le contre. Enfin la transaction fut décidée et au printemps Louise laisserait cette maison basse et étroite où le ménage était toujours à refaire, pour la maison voisine plus confortable et mieux aménagée.

Les premiers jours de décembre, Albert, le

frère de Claude, qui avait annoncé son retour, revint à la maison paternelle. Ce fut pour la famille des jours de réjouissances. Connaissant les goûts de Louise pour les bijoux et les dentelles, il lui avait rapporté maintes jolies choses qui plurent à la jeune femme. Les jours suivants, quand il sortit avec sa belle-sœur, il voulut de nouveau se montrer généreux et lui acheter des cadeaux, mais elle ne permit pas que l'argent qu'il avait amassé péniblement fut ainsi sacrifié à des futilités pour lesquelles elle ne se sentait plus aucun attachement.

— Il ne faut pas, lui dit-elle, gaspiller les économies que vous avez faites. Plus tard, dans quelques mois peut-être, vous aimerez à vous faire un « chez-vous », car les jolies filles ne manquent pas... Si vous n'avez pas de quoi vous établir convenablement, vous aurez peut-être plus de difficultés à vous faire accepter. De nos jours, les jeunes filles sont fières, elles aiment les jolis garçons, mais quand la fortune leur sourit, ceux-ci sont agréés non seulement de leurs petites amies, mais aussi des parents. Car pour ceux-ci n'oublions pas que la question pratique est la plus

importante.

– Plusieurs pères de famille, en voyant entrer un jeune homme supposé prétendant à la main de leur fille, pourraient alors lui demander : « Combien valez-vous ?... » demanda-t-il.

– C'est à peu près cela. C'est du moins ce qui m'est arrivé, car si Claude, que mes parents ont toujours estimé, avait eu de la fortune, tout le trouble que nous avons eu à déplorer dans le passé, n'aurait pas eu lieu. Mais je dois reconnaître qu'ils lui ont enfin rendu justice. Depuis mon retour, ils ne cessent de nous combler de libéralités de toutes sortes. Je dois ajouter que ma petite cousine Sophie me rappelle souvent à leur souvenir.

– Elle est gentille cette cousine-là, dit le jeune homme. Elle a un aplomb qui déconcerte un peu... elle n'est jamais à bout de ressource et a une réponse à tout...

– Sophie a un excellent cœur, reprit Louise. La peine des autres l'afflige et elle n'a de repos que lorsque tous autour d'elle sont heureux. Vous savez n'est-ce pas qu'elle m'a aidée beaucoup à

revenir à la maison. Elle me voyait malheureuse et triste, alors elle a plaidé ma cause comme s'il s'était agi de son propre bonheur. Aussi je l'aime comme une sœur et je souhaite bien ardemment qu'elle soit heureuse, car elle le mérite.

– Elle me paraît aimer la campagne, son rêve serait de marier un « habitant ». Il me semble qu'une jeune fille élevée dans un pensionnat ne doit pas s'y connaître beaucoup dans l'ouvrage de la ferme. Plus tard elle regrettera peut-être de n'avoir pas su viser plus haut quand elle le pouvait si bien... Elles sont rares les jeunes filles de nos jours qui dédaignent volontairement la vie facile pour se tourner vers le dur métier de la terre... Croyez-vous que cet engouement durera ?... N'est-ce pas simplement un feu de paille duquel il faudrait se garder ?...

– Je ne crois pas que Sophie se méprenne elle-même sur cet amour qu'elle ressent pour la terre. Si un jour elle devait regretter son choix, il y aurait encore pour la retenir l'affection qu'elle a vouée à mes parents. Privée bien jeune des tendresses de sa mère et de son père, elle a

reporté sur les seuls parents qui lui restent tout l'amour dont son cœur est rempli. Les vieux chez nous le lui rendent bien, ils aiment Sophie plus et mieux qu'ils m'aiment moi-même. Elle est leur fille par le cœur et j'en suis heureuse. Donc ce grand amour qui les unit, empêcherait ma cousine, même si elle en était tentée, de s'éloigner de ceux qu'elle affectionne et eux ne demandent pas mieux que de la garder longtemps encore près d'eux.

– Quand elle se mariera, il lui faudra bien partir, reprit le jeune homme.

– Je ne vois rien qui puisse l'obliger, répondit Louise. Mes parents pourront se donner à rente au jeune ménage à condition que le nouveau neveu leur convienne...

– Oui, il y a cette condition, mais Sophie est là pour le faire agréer...

– Elle sera certainement plus adroite que moi, reprit Louise. Car pour lui faire plaisir, ajouta-t-elle en riant, je crois que même si c'était un « Gagnon de malheur », ils l'adopteraient avec joie...

– Alors vous croyez que ma candidature serait vue d'un bon œil ? demanda Albert.

– Il y a toujours moyen de sonder un peu le terrain... Tout de même je vous avoue que je ne suis pas assez diplomate pour mener à bien cette enquête. Sophie m'y aiderait peut-être ?...

– Votre cousine ne sait rien de mes impressions. Ne vaudrait-il pas mieux commencer par explorer ce domaine ? interrogea le jeune homme.

– Oui, certes, et pour cela je crois que vous pouvez vous passer de moi, répliqua Louise. Vous rencontrerez Sophie quelque'un de ces jours, Quand vous saurez ce qu'elle pense de votre proposition, nous continuerons l'enquête... Mais j'ai bien peur que vous ayez quelque difficulté.

L'occasion désirée ne se fit pas attendre trop longtemps. À quelques jours de là, Sophie vint chez Louise dans l'après-midi, histoire de s'amuser et de passer le temps... Sur l'invitation de la jeune femme, elle resta pour souper, tous devaient monter par le chemin de raccourci, le soir, pour la reconduire.

Depuis le retour de Louise dans la maison de Claude, les relations étaient très fréquentes entre les deux familles. Non plus secrètes et remplies d'animosité comme avant, mais franches et cordiales. Claude venait aider son beau-père et souvent Louise montait à sa rencontre. Sophie était heureuse de constater combien ses efforts pour ramener le bonheur dans sa famille avaient eu du succès. Souvent elle descendait chez Louise et de retour chez son oncle, elle racontait combien la jeune femme accomplissait toute sa tâche avec gaieté de cœur. L'ordre régnait dans sa maison et jamais les siens ne l'entendaient murmurer ou exiger quoi que ce soit.

À présent qu'elle avait appris à être raisonnable, Claude dont le cœur était excellent, sentait en son âme l'amour ancien reprendre ses droits. Le père Gagnon s'ingéniait à faire plaisir et à aider sa belle-fille ; Louise entourée de ces affections qu'elle appréciait maintenant se sentait heureuse, beaucoup plus que pendant les jours anciens où Claude s'efforçait sans y parvenir jamais de satisfaire tous les caprices de sa femme.

Ce bonheur, ils le devaient tous, pour une bonne part, à l'intervention de Sophie. Elle leur avait facilité la tâche de se réconcilier, en âmes droites, ils lui en étaient tous très reconnaissants. L'orpheline trouvait en eux une affection fraternelle qui lui était chère à plus d'un titre. Elle recevait chez le père Gagnon, le plus sympathique accueil et depuis surtout que le frère de Claude était revenu, les rencontres comme au hasard s'étaient multipliées...

Le dieu-malin a-t-il installé chez nos jeunes ses quartiers d'hiver ?...

L'air réjoui de la petite, le sourire heureux d'Albert en ce soir de décembre, où tous deux montent chez le père de Louise, nous disent assez que nous avons deviné juste... Claude et sa femme ont laissé une distance raisonnable... entre eux et les jeunes pour ne pas troubler leur causerie... D'ailleurs ils savent à peu près tout ce que se disent les amoureux... La même préoccupation qui naguère hantait leur rêve d'avenir n'est-elle pas le partage de ceux qui les suivent ?...

Le père Lajoie voudra-t-il accepter ce neveu, frère de Claude, quoiqu'un peu plus à l'aise ?... L'amour des richesses l'emportera-t-il sur l'affection qu'il a vouée à la jeune fille ?...

Sophie très apte à résoudre les problèmes qui se rapportent au bonheur des siens, ne sait à quel parti se ranger. Doit-elle parler elle-même à son oncle ou laisser faire le temps ?... Que ne donnerait-elle pas pour qu'une tierce personne intercède en sa faveur... Autour d'elle personne vraiment ne peut remplir ce rôle avec avantage. Sa tante ne l'encouragera certainement pas, Louise ne saurait trouver les mots justes et loin de gagner sa cause, elle la perdrait peut-être irrémédiablement... Quant à Claude et à Albert lui-même, il ne fallait pas y penser, aucun des deux ne voulait se risquer. Le père Lajoie avait trop longtemps montré du dédain pour la pauvreté des Gagnon. Ils n'iraient certes pas au-devant d'une insulte qui de nouveau brouillerait la bonne amitié à peine revenue !...

Le père Lajoie donna le soir même et sans s'en douter le moins du monde, l'occasion que Sophie

guettaient depuis quelques jours...

Quand les jeunes furent installés dans la cuisine, les hommes causèrent de leurs travaux et les femmes, des choses de la maison ; puis à un moment donné tous, comme s'ils n'avaient plus rien à dire se turent. Pendant quelques minutes, seul le tic-tac de l'horloge se fit entendre, alors Sophie s'adressant aux vieux, lui demanda :

– Mon oncle, voulez-vous nous raconter une histoire ?...

– Une histoire, mais je n'en sais pas ma petite, répondit-il.

– Vous en savez bien quelques-unes, reprit Sophie, vous ne nous en avez jamais conté... Papa en savait beaucoup lui... C'est toujours intéressant une histoire et le soir à la veillée, c'est le bon temps.

– Les histoires que je sais vont vous faire dresser les cheveux sur la tête, ma nièce, ce sont toutes des affaires de revenants...

– Cela ne fait rien, mon oncle, reprit Sophie qui voulait faire sa brave, je n'aurai pas peur...

– C’est bien, je puis vous dire que ce fait m’est arrivé à moi-même lorsque j’avais dix-huit ans... ce n’est pas d’hier comme vous voyez...

Et le vieux commença...

– Dans les premières années de ma jeunesse, je voyageais, un peu comme Albert fait, pour m’amasser un petit capital afin de m’établir au pays. J’aimais les aventures et j’étais fanfaron un tantinet, histoire de faire l’homme et de passer pour brave... le fait est, que je n’étais pas peureux... De la ville où je travaillais l’été pour aller à mon ouvrage quand l’automne était venu, il y avait plusieurs milles que je faisais allègrement à pied. À peu près à mi-chemin, il y avait une auberge où j’arrêtais dîner et me reposer un peu. Le patron de l’auberge était un homme jovial, gras, satisfait de lui-même et des autres. La clientèle venait nombreuse et les revenus de notre homme auraient certainement fait pâlir plusieurs de nos professionnels qui attendent parfois longtemps des clients qui ne viennent pas...

Donc, quelle ne fut pas ma surprise d’arriver

un jour et de voir les alentours de la maison dans un état lamentable. Tout y criait l'abandon et la misère, l'enseigne arrachée, les galeries à moitié défaites, la cour remplie de mauvaises herbes qui grimpaient même sur le perron... Ne pouvant m'expliquer ce brusque changement, car au printemps, il y avait à peine six mois, tout marchait à merveille, je crus d'abord que la maison était abandonnée. Je frappai à la porte sans recevoir de réponse. Alors je fis le tour par la cuisine et je trouvai maître Jean Devin assis dans la cuisine, amaigri, les yeux hagards, la tête entre les deux mains, ne semblant pas s'intéresser à mon arrivée.

– Par Saint-Michel, lui dis-je, me direz-vous ce qui se passe ici, on dirait que la mort a tout anéanti ?...

– Tu l'as dit, jeune homme, répondit le maître des céans, il y a bien trois mois que je suis seul ici, ma femme est rendue chez son père avec les enfants et je garde la maison avec Noiraud. Cela fait l'affaire de l'hôtelier d'en face, mais pas la mienne...

– Que s’est-il passé ?... contez-moi cela, lui dis-je.

– Il y a que ma maison est habitée par des revenants. Autrefois les voyageurs la remplissaient de bruit et de pièces sonnantes, maintenant les locataires sont changés et je te dis que s’il y a autant de bruit que dans l’ancien temps, les revenus ont baissé sensiblement. Les morts ont chassé les vivants, je suis seul à pouvoir résister, mais je sens bien que cela achève... Bientôt je ne serai plus capable et ce sera la ruine... qui voudra s’embarrasser d’une bicoque où les vivants n’entrent plus.

– Comment cela se fait-il ? Vite contez-moi votre histoire, lui dis-je de nouveau.

Le pauvre ne demandait pas mieux.

– Il y aura juste cinq mois lundi prochain, reprit-il, arrivait ici un voyageur accompagné de cet épagneul que tu vois dans la cour. Après avoir pris un bon repas, l’étranger s’occupa de son chien et demanda de préparer un coin dans la cuisine pour son fidèle compagnon. Cet homme me paraissait en bonne santé, cependant les

apparences ne sont rien. Le lendemain matin je trouvai notre homme mort dans son lit. Aucun papier, aucun nom, nulle indication de sa résidence... J'avais l'habitude de faire enregistrer les voyageurs seulement à leur départ. Alors pour celui-ci, je ne pouvais donner aucun détail. Malgré toutes mes recherches, personne ne put nous renseigner, cet homme était un étranger dans le pays. On l'enterra dans le coin des enfants morts sans baptême et ce fut tout... Je dis que ce fut tout, ce ne fut que le commencement. À partir de ce jour, la prospérité de notre maison fut perdue. Toutes les nuits dans la chambre du voyageur parti si vite pour l'autre monde, on entend des soupirs, des bruits étranges comme un corps qui roule... Dès la pointe du jour, les bruits cessent, pour reprendre quand la nuit vient, car cela dure encore tu sais... J'en suis à moitié fou de peur, et tu comprends qu'avec un pareil ménage, les voyageurs n'ont pas été lents à aller chez le voisin, où ils ont la paix. La nouvelle s'est répandue au loin et je ne comprends pas que vous n'en ayez pas entendu parler...

– Je viens d'assez loin, mais à présent que

vous m'avez tout conté, je serais heureux d'avoir quelque chose à me mettre sous la dent. Je n'irai pas chez le voisin et puisque vous êtes seul, je vais passer cette nuit avec vous, nous découvrirons peut-être ce qui fait ce bruit.

– Tu n'es pas peureux, jeune homme, reprit mon hôte. Si tu le veux, je te garderai bien, mais tu auras peur...

Ayant pris un bon repas, je me sentis disposé à passer une bonne nuit et j'avoue même que l'histoire de revenants ne m'intéressait plus tant j'avais sommeil. Alors pour me montrer un peu fanfaron, je lui dis :

– Si vous le voulez bien, vous me donnerez ma chambre tout de suite, je tombe de fatigue.

– C'est que je suis en peine, je ne sais quelle chambre vous donner ?... Il y a la chambre de la cuisine ici, vous n'y serez pas confortable beaucoup... et les autres sont toutes au second, vous vous trouverez près de celle du revenant...

– Donnez-moi celle-là, lui dis-je, j'y dormirai comme un prince...

– Oh ! monsieur ne faites pas cela, vous mourrez de peur et au lieu d'un revenant j'en aurai deux...

– Je ne mourrai pas et puisque je le veux, donnez-moi sa chambre.

– Enfin ! puisque Monsieur le veut absolument. Mais je vous préviens que je ne monterai pas vous éveiller demain matin, j'aurais trop peur de vous trouver mort comme l'autre, le pauvre homme !

Cédant à mes prières et peut-être aussi un peu à la curiosité de voir comment je m'en tirerais, l'hôtelier me conduisit à la chambre.

– Puisque vous serez seul, dit-il, la porte restera entrouverte, ainsi vous pourrez vous sauver plus vite...

– C'est bien, à demain et ne vous occupez pas de moi.

Après un bout de prière que je fis peut-être un peu plus fervente que d'habitude, je m'endormis, car je tombais de sommeil. Le vent soufflait très fort et à toute minute des craquements se faisaient

entendre, mais cela ne me dérangeait pas.

Au milieu de la nuit, je m'éveillai tout à coup. L'impression que je n'étais plus seul dans la chambre s'empara de moi et devint bientôt une certitude, il me semblait de plus qu'on m'avait touché... Une de mes mains restée en dehors des couvertures était humide. Les histoires de revenant de mon hôte me revinrent à la mémoire, mais je ne voulais pas m'y arrêter et je me rendormis. Soudain, il me sembla qu'une masse s'était abattue sur moi et avançant les mains, je saisis un paquet de poils d'où s'échappaient des plaintes, mais cette masse m'échappa, alors je sautai du lit et fit de la lumière. Quelle ne fut pas ma surprise de voir sous ma couchette le bel épagneul que j'avais admiré dans la cour en arrivant.

La pauvre bête revenait chaque nuit dans la chambre de son maître et c'étaient ses gémissements qui avaient fait la ruine de mon hôte.

Je n'attendis pas au matin pour tout expliquer à maître Devin. Appelant le chien qui se fit prier

un peu, je descendis à la cuisine où je trouvai mon hôtelier couché par terre sur une couverture, sa carabine à ses côtés.

– Je l’ai trouvé votre revenant, lui dis-je, c’est cet animal qui chaque nuit va rôder dans la chambre où son maître est mort.

– Je vais le tuer le misérable ! cria mon hôte saisissant sa carabine.

– Non, non, ne le tuez pas, je l’amènerai avec moi plutôt... et le chien comme s’il eût compris que je lui sauvais la vie, vint de nouveau me lécher les mains.

– Demain, vous écrirez à votre femme de revenir, nous ferons un ménage complet, une toilette nouvelle à votre maison et vous verrez que les affaires reviendront prospères comme pendant les plus beaux jours.

Ainsi fut fait. Le lendemain et les jours suivants, les voisins furent surpris de voir s’ouvrir les fenêtres et d’assister à la résurrection de cette auberge qu’ils croyaient vouée à la ruine. Il va sans dire que toutes les fois qu’il me plaisait

de revenir chez le père Jean Devin, j'étais toujours le bienvenu...

Ainsi se termine mon histoire, mes enfants, j'espère que vous ne vous êtes pas trop ennuyés en l'écoutant...

– Non mon oncle, nous ne nous sommes pas ennuyés, mais seulement je sens que je vais avoir la frousse cette nuit, reprit Sophie. Je vais sûrement avoir peur des revenants... et je suis seule en haut !

– Tu pourrais peut-être te demander de la compagnie !... répondit le père Lajoie. Je reconnais que pour une jeunesse qui a peur, ce n'est pas intéressant de passer une nuit à guetter les revenants, d'autant plus que ces gens sont invisibles... On entend le bruit qu'ils font, mais on ne voit rien... C'est assez inquiétant !

Tous rirent de la frayeur de Sophie et se retirèrent. Il ne resta bientôt plus dans la cuisine que les parents de Louise et leur nièce.

– Est-ce bien vrai que tu as peur ? demanda le vieux. Je n'aurais pas dû conter cela, tu ne

dormiras pas...

– J’ai un peu peur, reprit la petite, mais j’espère que cela va se passer...

– Si tu veux, je monterai avec toi, proposa le vieux, qui regrettait d’avoir montré quelle jeunesse fanfaronne il était dans son jeune temps.

– C’est bien, mon oncle, si vous voulez monter avec moi, je serais bien contente... C’est que j’ai vraiment peur vous savez...

– C’est correct, montons.

Arrivée dans sa chambre, Sophie qui probablement ne ressentait plus cette frayeur inusitée, leva les yeux vers le vieillard et lui dit, car elle ne perdait pas de vue son bonheur, cette petite :

– Si j’étais mariée, vous n’auriez pas cette peine de monter avec moi... j’aurais quelqu’un pour me défendre et me rassurer...

– Tiens, tiens, mais c’est du nouveau cela, et tu n’en as jamais parlé ?...

– Non, je n’en ai jamais parlé, je craignais de vous faire de la peine parce que je sais que vous

avez un peu de prévention contre la famille et alors, je ne voudrais pas par ma faute amener de nouveau la discorde...

– Tu veux parler d’Albert... je m’en suis douté dès que je l’ai vu poindre cet oiseau-là... Je savais que vous vous aimeriez parce que les jeunesses, vois-tu ma petite, c’est fait pour l’amour. Puisque je n’ai rien dit et que j’ai laissé faire, ne crains rien. Pour Louise, je ne voulais pas, j’avais mon programme, vois-tu, je voulais que ma fille soit la plus riche de la côte des Ormes... elle n’a pas voulu. La misère lui a été profitable, la voilà enfin raisonnable, ils font un bon ménage Claude et elle, et dans tout le trouble qu’ils ont eu, ce n’est pas lui qui était en faute. Les Gagnon ont du cœur, ils l’ont prouvé en accueillant ma fille sans lui faire le moindre reproche sur sa conduite passée. Ils auraient pu la renvoyer, lui faire la vie dure, ne plus l’aimer enfin... elle avait fait pour tuer l’amour. Il n’en a rien été, Claude s’est remis à l’ouvrage avec l’ambition de tout payer ses dettes, et quand Louise guidée par toi, ma petite, s’est décidée à retourner chez elle, ils l’ont accueillie comme une des leurs sans même lui

dire le moindre mot qui aurait pu lui faire de la peine. Des gens comme ceux-là, c'est du monde, ma nièce, et vraiment tu ne pouvais mieux choisir. Tu auras en Albert quelqu'un qui saura te comprendre, t'aimer, et si plus tard les épreuves viennent, eh bien !... il aura assez de bon sens et de cœur pour demeurer toujours dans le chemin droit de l'honneur. À vieillir, on acquiert de l'expérience. Il y a cinq ans j'aurais été le plus heureux des hommes si le garçon de Duval, le meilleur parti de la paroisse, s'était présenté pour ma fille... sais-tu ce qui est arrivé ?... Ce monsieur après avoir volé son père et les pratiques du magasin tant qu'il a pu, a fini par lever le pied laissant là sa femme et ses enfants...

– Ainsi vous ne seriez pas contre mon mariage ?... Moi qui avais tant peur de vous fâcher... ou de vous faire de la peine !

– Non ma petite, tu ne me fais pas de peine, au contraire, je suis heureux pour toi, si Albert veut, vous resterez avec nous et plus tard, nous arrangerons cela pour vous faire une belle part. Louise ne regrette pas de t'avoir écoutée, elle est

heureuse et je l'ai payée comme elle le méritait. À présent ce sera ton tour. La fille de mon frère a droit elle aussi à partager dans nos biens surtout après nous avoir rendu le service que tu as bien voulu nous rendre...

– Vous êtes bien bon, mon oncle et je vous remercie au nom de papa qui doit vous bénir de là-haut, car si souvent je me suis sentie seule au monde !... C'est triste de n'avoir personne autour de soi qui a besoin de notre affection et de nos soins. Maintenant, je retrouve une autre famille et c'est à vous que je devrai mon bonheur...

– C'est bien, tu n'as plus peur petite, à présent, dis – et je puis descendre ?...

– Oui, mon oncle, répondit Sophie moitié pleurant et moitié riant... Je ne dormirai peut-être pas tout de suite, mais cette fois-ci ce ne sera pas la peur qui me tiendra éveillée, mais la joie de pouvoir enfin me dire que je ne serai plus seule au monde comme une petite orpheline. J'aurai beaucoup, beaucoup de mon cœur à donner et je serai heureuse parce que je serai payée de retour. Quelle belle aventure ! n'est-ce pas mon

oncle ?... Qui aurait dit cela, il y a à peine trois mois, quand je suis arrivée...

– Il y a une Providence, petite, pour les oiseaux sans nid, ne le sais-tu pas ?

La nuit fut longue pour Sophie occupée à ses rêves d'avenir. Elle avait peine à croire à son bonheur, aussi dès que le jour parut, elle fut debout. Son oncle, l'entendant marcher, lui dit :

– Tu peux descendre, Claude et Albert doivent m'aider aujourd'hui, tu pourras leur raconter l'histoire d'une petite fille qui avait bien peur des revenants hier soir et qui n'a pas eu peur de la nuit...

Cet ouvrage est le 712^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.